

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

*P. J. Roy*

# LE CYCLOPANO

**VIN MARIANI**



J'ai en horreur ce genre de réclame, cher monsieur : mais cette fois je rends un réel service à ceux qui ont foi dans ma parole.

Le VIN MARIANI est nécessaire, indispensable aux artistes dramatiques et aux chanteurs. Je dois au Vin Mariani la solidité et la souplesse de ma voix. Je lui dois mes forces vitales parfois brisées par les émotions de la scène. Je me demande parfois comment je continuerai la pièce. Rentrée dans ma loge je prends quelques gouttes de Vin Mariani et je retrouve mes forces. Aussi je n'hésite pas à le proclamer le Roi de tous les Vins.

SARAH BERNHARDT.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal,  
Seuls Agents au Canada

VOL. IV - NO. 1

Samedi, le 3 Avril 1897

*4/3*

# UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT, MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560, NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS

LE NUMERO

Bureau : 1560, rue Notre-Dame

Atelier de Photogravure : 1630, Notre-Dame



PURIFIEZ VOTRE SANG

AU MOYEN DU

**GOUDRON**

DE

**NORVEGE**

C'est le dépuratif du

**Sang par excellence**

IL EST BIEN

**SUPERIEUR à LA SALSEPAREILLE**

Et ne manque jamais de guérir  
les maladies chroniques résultant le plus souvent  
d'un

**SANG VICIE**

TELLES QUE

Les vieilles bronchites,  
Les maladies de la gorge,  
Les catarrhes,  
Les maladies des  
Rognons et de  
La Vessie,  
Les maladies de la peau,  
etc., etc.

**GRAND REÇON**

D'UN DEMIARD :

**PRIX: - - 25 CTS**

Chez tous les pharmaciens

**DEMANDEZ-LE**

# NORD contre SUD

PAR JULES VERNE

Cet ouvrage est l'un des plus intéressants du célèbre écrivain, auteur des voyages extraordinaires : VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS, DE LA TERRE A LA LUNE, ATOUR DE LA LUNE, etc.

Il s'agit, cette fois, d'un roman historique, dont les scènes émouvantes se mêlent aux épisodes les plus marquants de la guerre pour l'abolition de l'esclavage, chez nos voisins des États-Unis.

Pas un de nos lecteurs qui n'ait entendu parler, plus ou moins, de cette guerre de Sécession; cependant peu la connaît dans tous ses détails. L'auteur s'acquitte admirablement bien de la tâche qu'il s'est donnée et qui se résume dans ces deux mots: "Instruction—Récréation."

Le récit se déroule plus particulièrement dans les États du Sud, et surtout en Floride, mais comme les personnages s'occupent de ce qui se passe autour d'eux, le lecteur peut suivre ainsi les diverses phases d'une lutte toujours palpitante d'intérêt.

## NORD CONTRE SUD

sera publié par LE CYCLOPAMA UNIVERSEL accompagné d'une carte spéciale du théâtre des événements et .

**DE 100 GRAVURES**

AVIS IMPORTANT

Le transfert de notre atelier de gravures au No. 1630, rue Notre-Dame, nous cause un dérangement qui ne nous permettra pas de commencer le nouveau feuilleton avant une couple de semaines. Ce retard inévitable sera compensé, pour nos fidèles lecteurs, par des améliorations qui maintiendront LE CYCLOPAMA UNIVERSEL à la place importante qu'il a prise, dès son début, parmi les journaux illustrés du Canada, et qu'il continuera d'occuper avec avantage pour la plus grande satisfaction de sa clientèle.



### L'EXPLORATEUR FRIDTJOF NANSEN

Le docteur Nansen est né en 1861 ; connu déjà par ses explorations au Spitzberg et au Groenland ; marié et père d'une petite fille ; il a dédié la relation de son voyage " à celle qui baptisa le navire et eut le courage d'attendre. " Au-dessus de l'expressif portrait, l'artiste a évoqué, en des silhouettes délicates, les deux passions qui sont au cœur de cet homme : Eva et Liv, sa femme et son enfant.

## "L'EQUIPAGE DU FRAM"



OTTO NEUMANN SVERDRUP, commandant

## LE PLAN DU Dr NANSEN

"Nos ancêtres, les vieux Vikings, furent les premiers explorateurs des régions arctiques." Ainsi s'exprime, au début de la relation de son expédition vers le pôle, le Dr Fridtjof Nansen, intrépide navigateur des mers hyperboréennes et norvégiens irrédentiste.

Avant Nansen, qui fut dans la stratégie arctique un novateur hardi, deux modes de pénétration dans la zone polaire avaient été employés : le navire et le traîneau. . . Nansen a-t-il donc usé d'autres moyens de locomotion ? — Non ; mais il en a usé autrement qu'on ne le faisait avant lui, et voici pourquoi :

Quand, en 1827, l'officier anglais Parry réussit à avancer avec des traîneaux, au nord du Spitzberg, jusqu'au 82° 45' de latitude, il dut reconnaître, après un mois de fatigue, l'inutilité d'un effort plus prolongé, il n'avancait plus. La banquise fuyait sous lui, dérivant lentement vers le sud, tandis qu'il ne marchait guère plus vite vers le nord. Il s'arrêta à 804 kilomètres du pôle.

En 1872-74, quand l'expédition hongroise de Payer

et Weyprecht découvrit la terre François-Joseph, ce fut grâce à une dérive vers le nord, de leur navire, le *Tegethoff*, emprisonné dans les glaces. En traîneau, Payer parvint à la latitude de 82° 5', soit à 780 kilomètres du pôle. Mais le *Tegethoff* ne put être dégagé et dut être abandonné.

Quand en 1876, dans le détroit de Smith, entre le Groenland et l'archipel polaire américain, le commandant, aujourd'hui amiral Markham, de l'expédition américaine Nares, après avoir quitté son navire l'*Alert*, qui s'était heurté à la banquise par 82° de latitude, attei-



SIGURD SCOTT-HANSEN, astronome

gnit en traîneau le 83° 20' (à 740 kilomètres du pôle), il n'obtint ce résultat qu'au prix d'un effort héroïque.

Quand, sept ans plus tard, le lieutenant Lockwood, de la mission américaine Greely, se lança à son tour sur la route ouverte par Markham, il ne put qu'à grand peine dépasser de 5 kilomètres  $\frac{1}{2}$  la latitude à laquelle son prédécesseur était parvenu. Il n'en eut pas moins l'honneur de détenir, jusqu'au voyage de Nansen, le record polaire : à 735 kilomètres du pôle, il en était loin comme de Montréal à New-York.

Enfin— pour s'en tenir aux plus célèbres tentatives— quand, en 1879-81, dans l'Océan de Sibérie, la *Jeanette*, partie du détroit de Béring, prise dans les glaces près de la terre de Wrangel, eut été entraînée pendant deux ans vers le nord-ouest par sa prison flottante, elle fut broyée par la banquise aux nord des îles de la Nouvelle-Sibérie, et quelques-uns seulement des membres de l'expédition échappèrent au désastre.

En résumé, les plus heureux résultats avaient été des échecs. Partout, dans toutes les directions, la banquise s'était dressée devant les explorateurs, arrêtant les navires quand elle ne les saisissait pas pour les écraser ou les emporter on ne sait où, et faisant reculer les traîneaux devant une mystérieuse poussée qui annulait leurs efforts.

Il semblait que, comme l'écrivait Nordenskiöld en 1884, le pôle dût désormais être considéré comme inaccessible, lorsque le jeune Dr Fridtjof Nansen, au mois de février 1890, dans une communication à la Société de géographie de Christiania, déclara qu'il connaissait, lui, le chemin du pôle nord, et qu'il était prêt à s'y rendre.



HENRIK GREVE BLESSING, médecin

## POISSON D'AVRIL

C'était une véritable procession qui, depuis le matin, défilait dans l'étude où cinq ou six clerks griffonnaient sur des pupitres en bois noirci. Plaideurs et plaideuses, clients et clientes, avocats stagiaires et "anciens" du barreau, tous chargés de paperasses, traversaient la première salle et montaient les trois marches conduisant au cabinet "principal". On écrit : *Ppal.* Ce personnage recevait ou remettait les dossiers, résumait chaque affaire en quelques paroles claires et nettes, et, dans les cas urgents, introduisait le visiteur dans le sanctuaire du "patron."



A onze heures tapant, toute cette foules' éclipsa subitement. Le patron et le principal, le chapeau sur les yeux, sortirent en gens pressés. Les clerks relevèrent le nez en s'étirant les bras, et M. Anatole, le *second*, consulta du regard le calendrier fixé contre le mur.

Le jeune Bruno fit son entrée, portant avec précaution une serviette gonflée de provisions de bouche. Il en défit les nœuds, et il posa sur le bureau de M. Anatole, les deux assiettes qui contenaient un bifteck au cresson, luxe indiquant la prépondérance d'une situation

acquise. Les autres n'eurent que de la charcuterie, galantine, jambon fumé ou boudin grillé. Quand il eut distribué les petits pains et les demi-bouteilles de vin réglementaires, Bruno s'assit à son tour sur un haut tabouret, puis il tira des poches de sa veste un gros morceau de pain, une saucisse longue, de deux sous, et le bouquin classique qu'il "potassait" dans ses moments de loisir.

— Bruno ! jeune Bruno ! fit M. le second.

— M'sieu ? dit l'enfant.

— A partir d'aujourd'hui, c'est vous qui "faites-le Palais."

— Bien, m'sieu.

— Prenez la serviette et partez tout de suite. Vous déjeunerez en route.

— Oui, m'sieu ! fit le saute-ruisseau en ramassant son linge.

— Ce n'est pas cela, reprit en souriant M. Anatole. La "serviette" est le grand portefeuille en cuir dans lequel on range tous les papiers relatifs à l'étude. Filez vite au greffe et vous demanderez... la copie du jugement dernier.

— Bien, m'sieu ! dit le gamin en sifflant d'un trait sa demi-bouteille.

Puis, bourrant dans une poche de la vieille serviette son pain, sa saucisse et son bouquin classique, il partit en courant.

Les six clerks se mirent à rire.

Quinze ans, petit, maigre, avec des cheveux bouclés qui couvraient le front, de grands yeux bleu foncé, doux et francs, une bouche bien arquée et un menton résolu voilà le type. Son père ruiné par la débâcle d'un banquier, avait dû le retirer du lycée et, depuis quinze jours, Bruno était petit clerk dans l'étude de M. Paulin, avoué.

C'était la première fois qu'il venait au Palais. Gravissant quatre à quatre les marches de l'escalier monumental de la place Dauphine, il pénétra sous le magnifique vestibule de la Cour d'assises. Un garde, à pas comptés, promenait son tricorne, son épée et son indifférence dans cette vaste solitude. L'enfant le questionna :

— Monsieur, auriez-vous la complaisance de m'indiquer le greffe où je pourrais avoir la copie du jugement dernier ! C'est pour l'étude de M. Paulin.

— Le jugement dernier, dit le garde en tortillant sa moustache, le dernier jugement... hum ! hum ! c'est celui d'hier ; deux condamnés à mort, trois à perpétuité... c'est cela ! Quels gredins ! Eh bien, mon petit ami,

prenez ce couloir, et, au premier, à gauche, vous verrez une porte ; c'est là.

Une pièce carrée, assez grande, avec une toiture vitrée et des fenêtres qui donnent sur une Cour de la Conciergerie. Quatre pauvres employés copient toute la journée les arrêts de renvoi, les actes d'accusations et les citations aux témoins ; le soir, après cette besogne, ils portent ces citations à domicile, dans tous les coins de Paris.



Quand Bruno ouvrit la porte, le chef de bureau était absent et les expéditionnaires profitaient de cet instant de répit pour écouter, la plume en l'air, le récit de la bataille de Solferino. Le narrateur, ancien sergent, au nez rouge, à l'œil émérillonné, à la moustache en brosse, criait en tapant sur la table :

— C'était dans le ravin. *Ma compagnie se trouvait*

dans un champ de macaronis déjà mûrs, l'ennemi, qui se doutait d'une ruse, nous envoyait coup sur coup des décharges effroyables de mitraille. Tout crépitait, craquait, grinçait avec un vacarme dont vous n'avez pas l'idée...

— L'arrivée du commis greffier interrompit l'orateur :

— Monsieur Louis, dit-il, en montrant un papier, avez-vous porté hier soir cette citation rue des Abbesses ?

— Oui, monsieur, mais la personne ne demeure plus là et l'on ignore son nouveau domicile.

— Quel contretemps ! Il s'agit d'un témoin indispensable dans la grande affaire qui vient demain.

— Rue des Abbesses, murmura Bruno.

— Que demandez-vous, jeune homme ?

— Je voudrais la copie du jugement dernier.

Le commis fronça les sourcils, puis il jeta les yeux sur le bloc des éphémérides.

— Ce n'est pas ici qu'il faut vous adresser ; nous n'avons que les arrêts de la cour. La copie des jugements est au greffe du tribunal civil.

Puis, se tournant vers l'ancien sergent :

— M. Louis, faites-moi le plaisir d'aller saisir la minute de l'arrêt à l'horloge de la cour.

— Comment faut-il faire ?

— L'audiencier vous renseignera. En revenant, vous chercherez dans cet atlas les frontières des *Etats de Pravis*.

Dans un angle de la salle des Pas Perdus, le jeune Félicien, avocat stagiaire, étalait sur un banc de chêne les nombreuses pièces d'un dossier. La toque sur l'oreille, le crayon entre les dents, il ouvrait chaque chemise, lisait la procédure et traçait vivement quelques lignes sur de grandes feuilles de papier blanc. Jusqu'ici, il n'avait plaidé qu'au criminel, aux assises ou au correctionnel, causes de mince importance. Demain il plaiderait au civil, une affaire de séparation de corps, du plus vif intérêt, qui lui avait été confiée par le principal de Me Paulin. Cette fièvre intense s'expliquait donc de la façon la plus naturelle du monde.

— Le greffe du tribunal civil, s'il vous plaît, monsieur ?

Félicien contempla le saute-ruisseau d'un air effaré, mais son regard s'adoucit en voyant le nom de Me Paulin inscrit en lettres d'or sur la vieille serviette.

— Ah ! ah ! vous êtes de l'étude, mon ami. Eh bien allez au fond, à droite, et au deuxième étage, dans la tour qui donne sur le quai, vous trouverez le greffe.

Le greffier en chef, un vieillard charmant, ne s'étonna point quand l'enfant lui demanda la copie du jugement dernier.



Je vais vous donner moi-même ce précieux document.

Il écrivit une lettre, qu'il mit sous enveloppe, et Bruno la plaça soigneusement dans un compartiment de son portefeuille.

Un expéditionnaire, lâchant sa copie, écoutait tout stupéfié.

— Monsieur Raoul, fit le greffier, vous avez été militaire ?

— Je viens d'achever mon volontariat.

— Fort bien. Je sors. N'oubliez pas, en mon absence, de remettre un bon pourboire à l'ordonnance de M. le Président des référés, c'est l'usage.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

En revenant de la salle des Pas-Perdus, le petit clerc voulut remercier l'avocat qui l'avait si bien renseigné, mais Me Félicien n'était plus là. Sous le banc, dans l'ombre projetée, traînait un chiffon de papier, à peine grand comme la main. Par instinct, ou par curiosité, l'enfant s'en empara et lut :

“ Monsieur mon époux,

“ Souventes fois, vous avez constaté vous-même l'incompatibilité d'humeur qui empoisonne notre existen-

“ ce. Je suis résolue à aller chercher sur la terre étrangère un apaisement à mes tristesses et, pour faciliter cet exil volontaire, je prends dans votre caisse les soixante-deux mille trois cent sept francs (62,307 francs) que vous y avez laissés en partant pour Bordeaux. Plus tard, cette somme sera défalquée sur mon rapport dotal.

“ En attendant la loi sur le divorce, je reste, monsieur mon époux,

“ Votre servante très humble

“ Octavie, femme Brinbouillard.”

“ Paris, 4 octobre 1893. ”

Le saute-ruisseau classa cette seconde pièce dans sa peau de chagrin.

En rentrant à l'étude, Bruno vit Me Sigmond, une des lumières du barreau, qui parlait au patron avec véhémence :

— Ce banquier, disait-il, laisse trois millions qui suffiront à désintéresser complètement tous les créanciers, mais il est indispensable que la cour entende la déposition de ce Joseph Moutonnet dont on ignore le domicile.

— Joseph Moutonnet, mais c'est papa ! s'exclama le saute-ruisseau. Quand mon père a été ruiné, nous avons quitté la rue des Abbesses, pour un logement plus modeste de l'avenue de Clichy.

— Eh bien, mon cher enfant, dis à ton père qu'il n'est pas ruiné du tout et qu'il vienne me voir demain matin, vers les huit heures.

Les deux personnages s'éloignèrent.

Le principal sermonait vertement Me Félicien, fort penaud.

— Joli début, en vérité ! Comment vous perdez un reçu de cette importance ! Soixante-deux mille francs ne se trouvent pas sous le pied d'un hippopotame ! Ah ! que je regrette de vous avoir confié ce dossier de Brinbouillard !

— Brinbouillard ! Octavie Brinbouillard ! s'écria Bruno. Est-ce là le reçu que vous cherchez et qui traînait sous un banc ?

— C'est cela même, mon cher ami, dit Félicien en embrassant le gamin. Ton père va recouvrer sa petite fortune ; tu achèveras tes études, tu feras ton droit, et après... je te prendrai pour mon secrétaire ?

M. Anatole complimenta Bruno d'un ton narquois :

— Votre premier avril est très réussi, mais vous avez oublié mon acte.

— Le voici, fit l'enfant en tendant le pli du greffier en chef.

La lettre contenait ces mots :

“ La copie du *Jugement dernier*, achevée par Sigalon en 1837, est à l'École des Beaux-Arts. Une autre copie, à l'aquarelle, appartient à la succession de M. Thiers, mais elle ne vaut pas le diable.”

ALEX. POTHEY.



PAS UNE AMIE DE L'ART



Cornetiste (dégoûté) — On n'a pas d'oreilles pour la musique, dans cette bicoque. Lorsque j'ai demandé à la maîtresse si elle voulait nous entendre jouer “Echos lointains,” elle a dit : “Et le plus lointain, le meilleur.”

L'imagination est la grande réparatrice, la consolatrice suprême des vicissitudes, des misères, des inégalités de la vie humaine.

OCTAVE GRÉARD.

LA CONTAGION DE L'EXEMPLE



Petit garçon—Laisse-moi avoir une touche, Alfy, quand tu te sentiras malade ?...

A propos d'une cuiller.

Un grand seigneur anglais, le duc de Pembroke, nourrissait un nombre considérable de porcs dans sa terre de Wiltshire.

Traversant un matin sa basse-cour, il fut surpris de les voir assemblés autour d'une auge et faisant un bruit affreux. Il s'approche et aperçoit dans l'auge une cuiller d'argent.

A ce moment arrive la cuisinière qui n'est pas moins étonnée que son maître de tout ce bruit.

— Sotte que vous êtes, lui dit lord Pembroke, ils ont raison de grogner, les pauvres animaux : vous leur avez donné qu'une cuiller pour eux tous.

Un bon antidote

L'effet du Baume rhumal sur les poumons est merveilleux. C'est l'antidote le plus parfait contre la consommation, son action est immédiate. La guérison est radicale. Dans toutes les pharmacies.

L'autre jour, Mme B... rencontre le peintre Z...

— Eh bien ! lui demande-t-elle, vous travaillez toujours au portrait de mon mari ?

— Oui, ça marche.

— Il sera ressemblant ?

— Frappant !

Alors, Mme B..., interloquée :

— Vous savez donc qu'il me battait.

Gribouillard à l'éditeur. — Puisque vous trouvez ma prose si bonne, pourquoi ne voulez-vous pas la signer de mon nom ?

L'éditeur. — Si je la signais de votre nom, personne ne la lirait.

Gribouillard. — Cependant vous avez, dans votre dernier numéro, inséré un article Denface et vous l'avez signé de son nom.

— Si je ne l'avais pas signé de son nom, personne ne l'aurait lu.

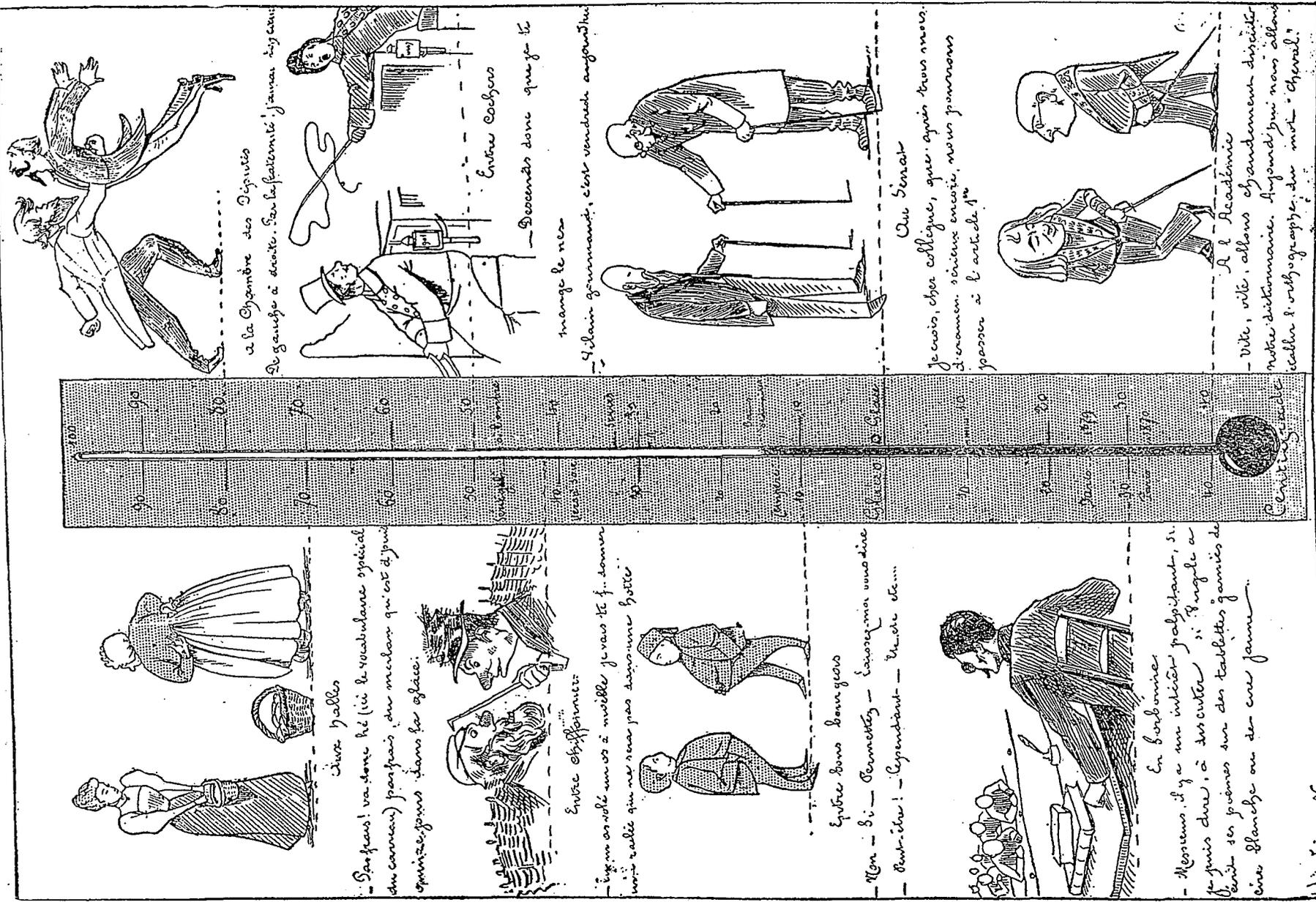
L'homme fier a besoin de son propre respect, et, pour l'obtenir, il est tenté de le mériter.

H. TAINÉ.

ENCORE LES RAYONS X

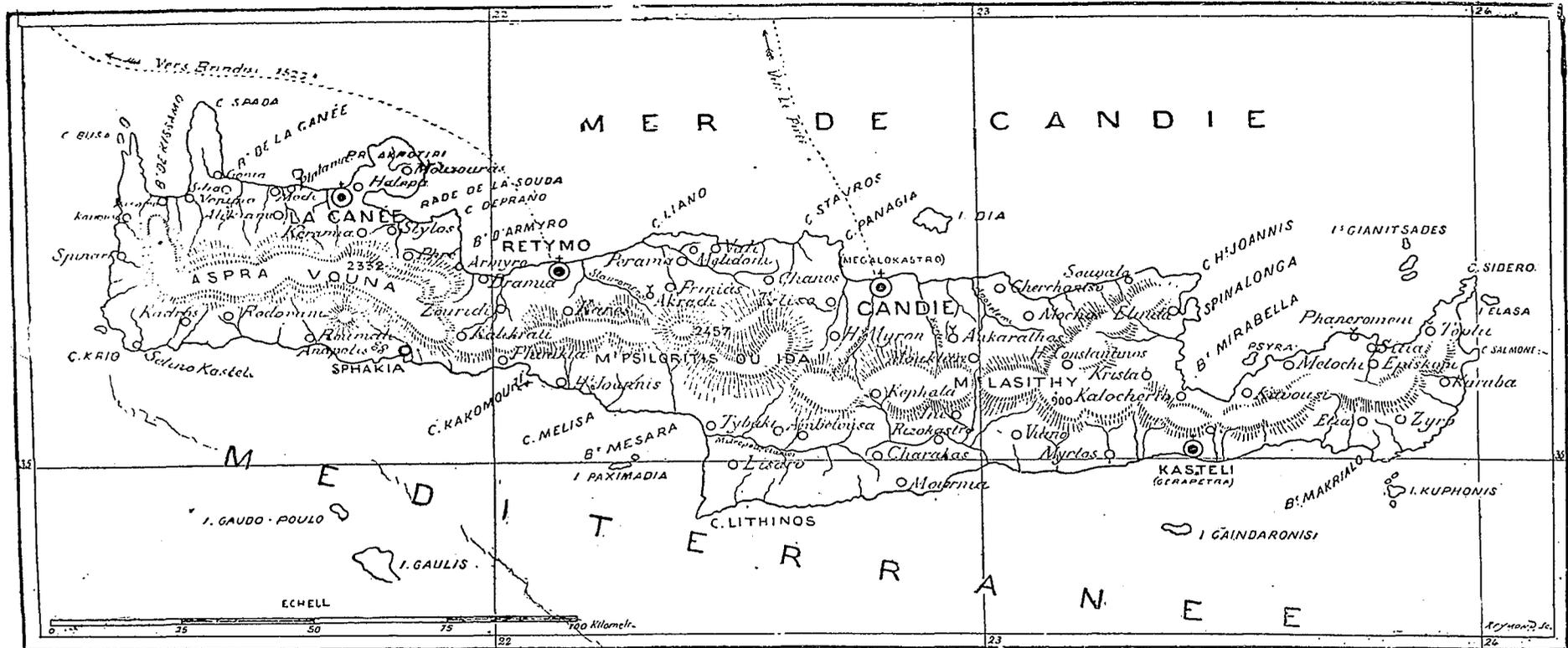


Poseuse. — Pourquoi l'autre négatif est-il mauvais ?  
Artiste. — Votre poumon gauche a remué un peu !...





UN MONTEUR D'OURS A CONSTANTINOPLE



LES EVENEMENTS D'ORIENT — CARTE DE L'ILE DE CRETE

## CARTE DE LA CRETE

Nous donnons ci-dessus une excellente carte de l'île de Crète, appelée généralement Candie, du nom de sa capitale. C'est une île de la méditerranée ayant une population d'environ 200,000 habitants. Cette carte permettra à ceux qui s'intéressent aux événements d'Orient de suivre, pour ainsi dire heure par heure, le détail des opérations qui peuvent s'effectuer incessamment.

Peu d'îles offrent un panorama aussi remarquable que la Crète. Lorsqu'on approche de la côte, la clarté transparente du ciel fait, pour ainsi dire, toucher du doigt la montagne et les contreforts qui dominant la Canée. Il

est vrai que, sur le méridien de cette ville, la Crète n'a que 20 milles ou 35 kilomètres d'épaisseur et que les 2,800 mètres des principaux sommets des monts Blancs se trouvent seulement à une vingtaine de kilomètres.

La Canée, capitale de l'île, est enserrée dans des fortifications en terre. Aussi tous les notables ou beys et les consuls, sauf le séjour nécessité par leurs affaires, habitent-ils Halepa, agglomération de maisons ou villas avec jardins, groupées sans ordre, à l'est de la ville, à un quart d'heure de marche environ.

Chaque consul a une chancellerie à la Canée. La mieux située est celle de France, placée sur le quai, juste au milieu du port. Une route assez bonne, quoique

couverte d'une poussière épaisse, relie la Canée à Halepa. Une autre route, à l'ouest, conduit au village de Platania.

La Canée offre un aspect des plus pittoresques, avec ses minarets, ses maisons blanches, son phare blanc et sa citadelle noire, au sommet de laquelle flottent actuellement les pavillons des grandes puissances à côté du pavillon turc. Derrière, s'étend la plaine Galata, piquée de bois d'oliviers et s'élèvent les grands monts Blancs, couverts de neige une partie de l'année, et, pendant la belle saison, baignés dans l'admirable clarté ensoleillée des pays du Levant.



PALAIS DE TATOI, RÉSIDENCE D'ÉTÉ DE S. M. LE ROI DE GRÈCE

Le port est peu profond, semé de cailloux et de roches près du quai : les paquebots peuvent cependant y entrer et opérer leurs chargements en sûreté. On compte par semaine de 7 à 9 entrées de vapeurs grecs, autrichiens ou turcs ; de temps à autre, un anglais. Les embarcations du pays, bien que solides, sortent peu ; elles servent surtout au débarquement des passagers et au déchargement des marchandises : quelquefois elles viennent en rade pour conduire les marchands qui vendent des fruits et de la limonade aux matelots.

La pêche est faite par de grandes tartanes italiennes de Bari. Aux veilles des grandes fêtes et des dimanches, tous les bateaux de pêche rallient et mouillent le

long de la jetée du phare, dans une sorte de long port existant entre la jetée et le *Konak*, palais du *vah*, où sont installés les services publics (en perspective le phare coupe l'angle de gauche de cet édifice). C'est dans cet avant-port que se trouvent les anciennes cales qui servaient jadis aux Vénitiens pour construire et réparer leurs galères. Ces cales sont maintenant transformées en hangars pour l'armée turque, en écuries pour artillerie.

#### UN MONTEUR D'OURS A CONSTANTINOPLÉ

Constantinople, agitée et troublée par tous les évé-



PAPAMALEKO, PRÊTRE COMBATTANT

ments qui se déroulent dans ses rues, garde au milieu de tous ses embarras son cachet pittoresques : là, le plaisir garde toujours ses droits, et l'on y voit actuellement une foule de Circassines, d'Arméniens pauvres, que la nécessité fait montreurs d'ours : rien de plus amusant et parfois de plus désagréable pourtant que le vacarme de tous ces pauvres animaux trainés en *rechignant*, harcelés par les chiens qui pullulent, ainsi qu'on le sait, dans les rues de Constantinople. Ce concert n'a rien de bien harmonieux : souvent des douzaines de chiens hurlent à l'envi autour de ce pauvre ours qui n'en peut, mais, et se gardent néanmoins de trop en approcher par suite des coups de griffes qu'ils peuvent recevoir.

## PAS LE DRAINAGE



Madame (en quête d'un logis à louer) Ne trouvez-vous pas que cela sent *drôle*, ici ?

— C'est le rédacteur d'un journal comique, vous savez, qui demeure ici.

Le manque de sentiments amicaux entre la France et l'Allemagne se traduit à chaque instant. Voici une petite scène qui s'est passée à la table d'hôte d'un hôtel en Suisse, où un Français était assis en face d'un Allemand.

— Vous êtes Français, je suppose, interrogea l'Allemand, quand le diner fut à moitié terminé.

— Oui, fut la réponse, mais comment l'avez-vous deviné ?

— C'est parce que vous mangez tant de pain.

Silence. Le diner touche à sa fin.

— Je suppose que vous êtes Allemand ? demande le Français.

— Oui, mais qu'est-ce qui vous le fait penser ?

— C'est que vous mangez tant de tous les plats.

Nous mettons l'infini dans l'amour : ce n'est pas la faute des femmes.

ANATOLE FRANCE.

Il est aussi impossible à deux molécules matérielles d'arriver au contact absolu, qu'à un esprit français et à un esprit allemand de parvenir à se pénétrer.

## La santé des vieillards.

Le remède des vieillards atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, c'est le **Baume rhumal**. Il ne fatigue pas l'estomac. 25 cts le flacon.

Quand un homme saisit votre main dans une cordiale étreinte, c'est un signe assuré que son cœur est plein ou sa bourse vide.

## REGRETTE DE L'AVOIR DIT



M. Maussadin. — J'ai payé cette précieuse note de modiste, aujourd'hui.

Madame. — Oh ! merci, tant et plus, mon bon ami ; maintenant je puis en commencer une autre.

On ne se pardonne pas de n'être rien.

## NE VOULAIT PAS L'ÉCHAPPER



Gérard. — Dois-je le mettre moi-même ?

Loulou. — Non, je crois qu'il m'irait mieux qu'à vous.

Les diverses significations de l'Y.

Victor Hugo, voyageant un jour en Savoie, remarqua les lits de plusieurs torrents desséchés qui se divisaient en deux branches comme un Y.

Il se mit alors à songer à tous les objets dont cette lettre rappelait la forme, et voici comment il conclut : l'arbre est un Y ; le confluent de deux rivières est un Y ; une tête d'âne ou de bœuf est un Y ; un verre sur son pied est un Y ; un lys sur sa tige est un Y ; un suppliant qui élève les bras au ciel est un Y ; l'embranchement de deux routes est un Y.

Cette dernière comparaison appartient au philosophe Pythagore (550 av. J.-C.), auquel on attribue l'invention de la lettre Y, qui représentait, selon lui, les deux routes qui s'offrent à l'homme dans le chemin de la vie ; la route de la vertu et celle du vice.

Quelle pauvreté, la laideur ! Quelle laideur, la pauvreté !

LE SECRET DE L'INSTRUCTION JUDICIAIRE, EN FRANCE



— Vous ne voulez pas parler? ... Nous vous avons entendu crier : " Vive la Grèce ! ".... Allons, houst!...

— Ah! c'est vous qui ne voulez pas parler? laissez-vous au moins mensurer tranquillement!

— C'est de l'obstination... faut lui fourrer le cabriolet...

— C'est vous qui avez assassiné la veuve Crocheton?... Non... c'est vous qui ne voulez pas répondre?...

— C'est bien, qu'on l'enferme!...

Je le réinterrogerai dans deux mois...



—Tiens! v'là ta cruche, mon vieux colon... On m'a mis avec toi pour te faire parler... tu veux pas?...

—Eh! là-bas... v'là qu'il veut se pendre... ce serait si simple de répondre!...

(Après six mois de détention.)  
— Si vous ne voulez pas parler, signez cette aveu!...

(L'inculpé manifeste la joie la plus vive à la vue du porte-plume.)

"Je suis sourd-muet!"  
— Ah! ça, vous ne pouviez pas le dire?...

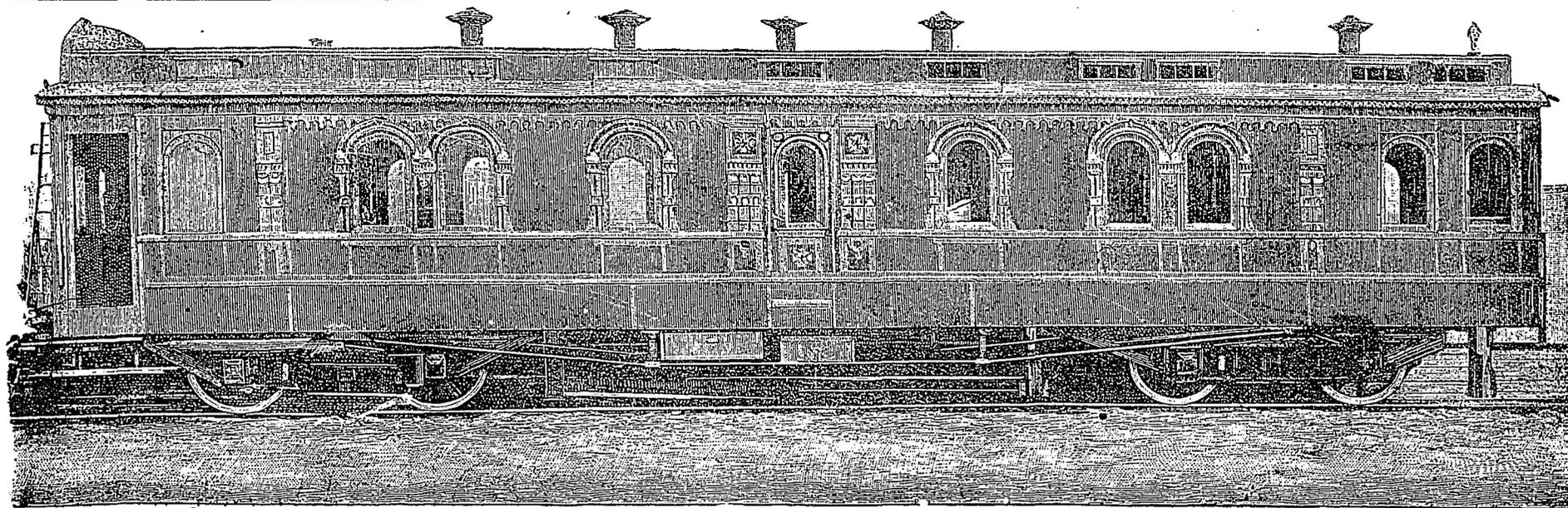
— Allez... vous êtes libre... mais tâchez de ne pas vous faire repincer!

Devant un tribunal anglais.  
— Prisonnier, la veuve Jackson vous accuse de lui avoir volé un cochon. Qu'avez-vous à dire?  
— C'est vrai, Votre Honneur.  
— Et qu'en avez-vous fait?  
— Je l'ai tué, et puis je l'ai mangé.  
— Et vous n'en avez pas de remords? Quand, à l'heu-

re du jugement dernier, vous vous trouverez en présence de la veuve Jackson et de son cochon, que direz-vous?  
— Pardon, Votre Honneur, êtes vous bien sûr que le cochon y sera?  
— Certainement qu'il y sera.  
— Eh bien! je dirai à la veuve Jackson :  
" Le voilà, votre cochon! "

Une chance  
Une chance de guérison est offerte aux malades atteints de consommation. Le Baume rhumal, est le remède recommandé par les médecins.

Une des qualités les plus indispensables au général en chef, c'est l'imagination.



LE TRANSSIBÉRIEN. — VUE EXTÉRIEURE D'UN WAGON-ÉGLISE

## LE TRANSSIBÉRIEN

En 1895, le commerce extérieur chinois étant de 1 milliard 321 millions, la part de la Russie n'était que de 55 millions.

Ainsi, tandis que dans le total du trafic d'importation et d'exportation de l'empire du Milieu, l'Angleterre entre pour plus de 70 0/0, la Russie, qui, par ses frontières sibériennes, commande presque toutes les voies commerciales terrestres de la Chine, bénéficie à peine d'une 24<sup>e</sup> partie de son commerce.

C'est à l'énormité de cette disproportion qu'il faut mesurer la grandeur de la révolution commerciale qui se prépare en Extrême-Orient ; qui commencera en 1900, quand le Transsibérien proprement dit sera achevé ; qui s'accroîtra en 1903, le jour de l'entrée en exploitation du chemin de fer de Mandchourie ; qui sera complète lorsque des lignes nouvelles mettront Pékin et Ourga-

d'une part, de l'autre Port-Arthur, le golfe du Pe-tchi-li, Tien-Tsin et Shanghai en relations directes avec la grande voie ferrée de l'Oural à Vladivostok, et donneront son débouché naturel au Transsibérien asiatique.

Actuellement, le thé et la soie, seuls produits que la Russie demande à la Chine, sont transportés par caravanes à travers le Gobi et la Mongolie, par Saïr-Oussou, Ourga et Kiakhta ; le trajet exige en moyenne 180 jours de marche. Demain, selon le vœu qu'exprimaient en 1889, dans une adresse, les marchands réunis à la foire de Nijni-Novgorod, "on ira de Shanghai en Europe, par Vladivostok en 20 jours au lieu de 35 qu'exige la route du Canada, des 45 qu'on emploie par Suez..."

Plus encore que la question de suprématie commerciale s'agit en Extrême-Orient la question de suprématie politique. On put un instant penser que la guerre sino-japonaise allait la résoudre, ou du moins la transformer de la façon la plus inattendue.

Non content d'avoir stupéfié l'Europe par la rapidité avec laquelle il s'est assimilé la civilisation européenne,

le Japon avait fait un rêve démesuré : celui d'ouvrir lui-même à son tour, la Chine à la civilisation, par la force et à son profit. Alors, les 400 millions de Chinois placés sous le protectorat japonais, le terrible péril jaune se fût véritablement dressé devant le monde occidental.

L'Europe continentale, dirigée par la Russie, a arrêté les Japonais et sauvé l'indépendance de la Chine. Et voilà qu'on se demande aujourd'hui si la Russie elle-même n'a pas repris pour son compte le rêve japonais.

A l'est, le railway précède la conquête, ou plutôt en tient lieu, et toute une partie de la Chine va être placée sans lutte sous la tutelle russe. Et l'on croit reconnaître déjà les frontières de l'empire de Gengis-Khan, telles que les dessinent les atlas historiques.

L'Angleterre assure que le péril russe a remplacé le péril jaune. Jadis la Russie a servi de barrière à la chrétienté contre la marche envahissante de la barbarie asiatique ; aujourd'hui elle commande l'assaut que livre à son tour à l'Asie barbare la civilisation européenne.

LA TRAPPE DE MISTASSINI



LE REVEREND PÈRE PRIEUR ET LES RELIGIEUX SOUS SA DIRECTION

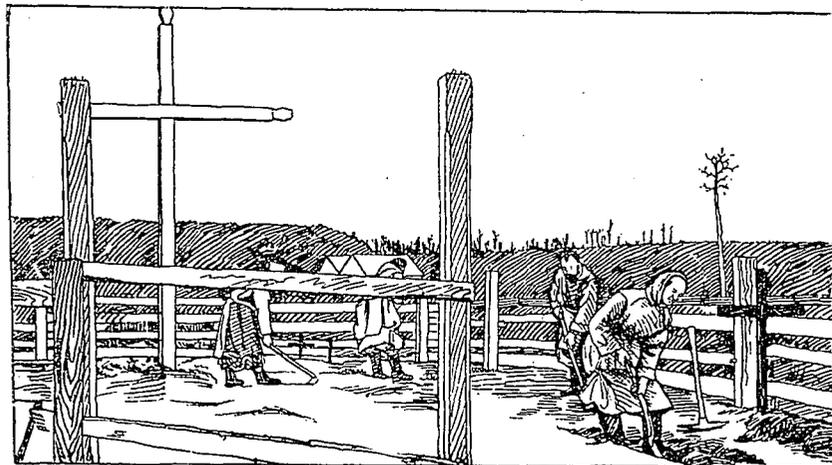
## LA TRAPPE DE MISTASSINI

C'est en 1894 que la Législature provinciale accordait aux révérends Pères Trappistes une concession de six mille acres de terre comprise entre les rivières Mistassini et Mistasibi, à dix-huit milles au nord du Lac Saint-Jean.

Il n'y avait alors dans cette région qu'un seul colon, M. Fortin, établi là depuis une quinzaine d'années sans posséder aucun titre de la Couronne et qui dû, à l'arrivée des concessionnaires, transporter ses penates sur la rive sud de la rivière Mistassini.

Depuis 1894 la forêt a dû faire place à son tour à l'une des colonies les plus prospères du Lac Saint-Jean : Mistassini compte présentement une population de plus de deux cents familles, un joli monastère, une église, plusieurs fermes, deux scieries, un magasin et d'immenses champs en état de culture.

La paroisse qui a surgi comme par enchantement du sein de cette forêt s'appelle Saint-Michel de Mistassini. Elle est dotée, depuis le

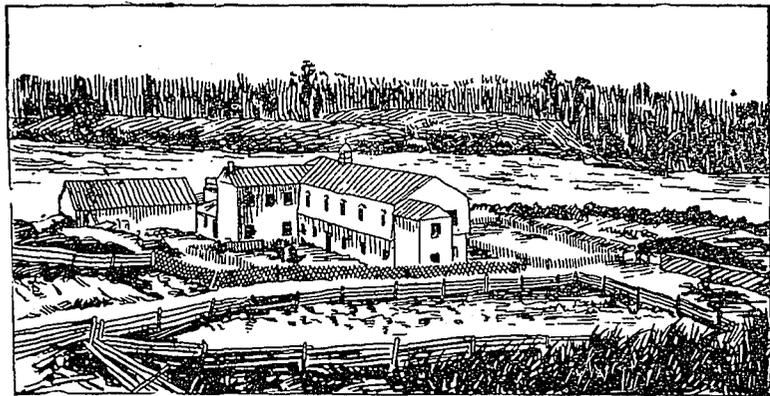


MISTASSINI — TRAPPISTES TRAVAILLANT DANS LE CIMETIERE

mois de février, d'un conseil municipal et voici les noms de ceux qui composent ce premier conseil : M. F.-X. Rousseau, maire, et MM. Isaïe Lavoie, Joseph Larouche, Georges Couture, Pierre Lalancette, Michel Dallaire et Jseph Desbiens.

De six qu'ils étaient au début, les religieux trappistes sont maintenant au nombre de seize : quatre pères et douze frères. Ils ont défriché cent cinquante acres de terre, dont ils cultivent environ les deux tiers. La terre y est d'une fertilité vraiment merveilleuse.

Les trappistes de Mistassini ont conservé, en dépit du rude labeur auquel ils s'astreignent, la rigueur de la règle de leur ordre. Ils ne parlent point, travaillent sans cesse, ne mangent que des légumes et jamais les viandes et le poisson, dorment sur le bois de sept heures du soir à dix heures du matin. Telle est la vie de ces hommes courageux, qui ont tout quitté pour aller s'isoler dans la forêt, l'ouvrir à la colonisation et à la civilisation, vie qui se résume en deux mots : Travail et Prière.



MISTASSINI — EGLISE — JARDIN POTAGER DES R. P. TRAPPISTES



MISTASSINI — MONASTERE DES R. P. TRAPPISTES

# JERUSALEM

SOUVENIR

D'UN VOYAGE EN TERRE SAINTE

INTRODUCTION

Il faut avoir vu les lieux sanctifiés par le divin Sauveur, il faut avoir prié dans les sanctuaires qui rappellent toutes les circonstances de la vie et de la mort de Jésus Christ, pour comprendre les émotions de joie et de douleur que ressent le pèlerin à la vue de cette terre bénie.

Beaucoup d'écrivains ont décrit les saints lieux d'une manière remarquable ; mais cet Orient n'est-il pas comme le champ de Booz ? n'y peut-on trouver à glaner après la moisson ? Le Père Lacordaire a dit, avec autant d'éloquence que de vérité, que les lieux saints sont pour le monde ce que les astres sont pour le firmament : une source de lumière, de chaleur et de vie.

C'est à ce foyer divin que nous sommes allés réchauffer notre foi et honorer le signe de la Rédemption, ce signe qu'on voudrait bannir de notre malheureuse patrie. Non : la France est chrétienne ; elle ne reniera pas ses croyances. C'est pour les affirmer qu'elle fait des pèlerinages, c'est pour demander le salut de la patrie que de nouveaux croisés se sont acheminés vers la sainte montagne ou l'Homme-Dieu est mort pour le salut du monde. "Prier et souffrir pour la France, Dieu le veut !" tel a été le cri de guerre de cette pacifique croisade. Les sacrifices et les souffrances volontaires sont une semence qui porte toujours des fruits. Et si ces fruits ne mûrissent pas encore en France, Jérusalem a vu la croix portée en triomphe dans ses rues, quand jusque-là ce signe rédempteur demeurait renfermé dans les sanctuaires. Ces mille pèlerins qui lui faisaient cortège ont pu constater chez les musulmans une respectueuse admiration.



LE PAPE BENISSANT LES PELELINS AU DEPART

En Orient, nos victoires sont assurées à l'ombre de la croix, que nos pères ont conquise, mais qui, depuis les croisades, n'avait plus reçu aucun hommage public dans la ville sainte. La petite croix rouge que les pèlerins portaient ostensiblement sur l'épaule gauche était leur meilleure sauvegarde dans les rues de Jérusalem.

En ce moment la question d'Orient préoccupe plus que jamais le monde catholique. Jérusalem et les lieux saints sont le centre du mouvement extraordinaire auquel s'attache l'avenir d'un pays autrefois si prospère et

maintenant malheureux. Aux catholiques incombe l'important devoir de soutenir de leur influence et de leurs charités les œuvres de l'Orient. Espérons que les fidèles qui ne peuvent visiter la Terre sainte y enverront des aumônes aux œuvres dirigées par les Français, et que le pèlerinage de pénitence donnera un nouvel élan à ces pacifiques croisades, où la foi va se rajeunir à son berceau.



## I

## LE DÉPART

Un appel avait été fait pour entreprendre cette pacifique croisade. Mille voix y avaient répondu.

Deux navires, la *Picardie* et la *Guadeloupe*, étaient frétés dans le port de Marseille. Le départ est fixé au 27 avril.

La France catholique accompagne de ses vœux et de ses prières cette pieuse caravane, composée de mille personnes résolues à quitter leur bien-être pour inaugurer, au milieu de difficultés inouïes, le premier pèlerinage de pénitence.

Tous les cœurs étaient unis ; tous les esprits joyeux de cette pensée : Nous allons à Jérusalem, nous allons voir le Saint-Sépulcre.

Au moment de quitter Paris, nous entonnons le *Magnificat* dans les wagons ; à Lyon, nous saluons la Vierge immaculée par le chant de l'*Ave maris stella* ; et le soir, 26 avril, tous les pèlerins sont réunis à la *Major*, cathédrale de Marseille, où le R. P. Picard, directeur du pèlerinage, nous adresse une chaleureuse allocution.

« Êtes-vous prêts, dit-il, à sacrifier votre vie pour affirmer votre foi ? — Oui ! oui ! nous sommes prêts à donner notre vie, » s'écrient tous les pèlerins. Le P. Picard leur demande ensuite un sacrifice plus grand encore : celui de leur volonté, en faisant vœu d'obéissance. « Nous le jurons ! » répondent avec transport tous les pèlerins. Le directeur, ému comme son auditoire, prononce alors l'acte de consécration. Au sortir de cette cérémonie, les pèlerins, on peut le dire, n'ont plus qu'un cœur et qu'une âme.

Le lendemain matin, à sept heures, tous sont réunis à Notre-Dame de la Garde, où Mgr Robert, évêque de Marseille, a bien voulu célébrer la messe du départ et adresser la parole aux nouveaux croisés. Monseigneur termine son discours par ces mots gracieux : « Pèlerins de la pénitence, que deux anges prennent place sur les vaisseaux qui vous emportent vers les Lieux saints ; que l'ange de la Palestine et l'ange de la Provence vous conduisent, vous protègent et vous ramènent. »

Ensuite, Mgr Robert bénit les croix, et les donne aux prêtres et aux laïques placés dans le sanctuaire (deux religieux les distribuent au reste des pèlerins), en prononçant ces belles paroles liturgiques : « Reçois le signe de la croix, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, comme une image de la passion et de la mort de Jésus-

Christ, afin qu'elle soit un gage de protection pour ton corps et pour ton âme, et que, par la grâce de la bonté divine, ton voyage terminé, tu puisses revenir sain et sauf chez les tiens. »

Sur cette croix, que les pèlerins ont portée sur leurs poitrines pendant tout le pèlerinage, est inscrite cette fière devise : *Servire Domino Christo, SERVIR LE SEIGNEUR CHRIST.*

Sur la montagne de la Garde se renouvelle, pour ainsi dire, la scène de la plaine de Clermont, quand le pape Urbain II, ému lui-même au récit de Pierre l'Érmite, donna la croix aux premiers croisés. Cette croisade était guerrière, tandis que la nôtre est toute pacifique.



LE R. P. MARIE-ANTOINE, CAPUCIN

## II

## L'EMBARQUEMENT

En descendant de Notre-Dame de la Garde, nous sommes accueillis par le mistral. Malgré la bourrasque, l'embarquement a lieu à onze heures ; on active les préparatifs comme si le bâtiment devait lever l'ancre à l'heure fixée.

Cependant la mer est furieuse : la soirée se passe sans démarrer. La distribution des lits sur la *Picardie* se fait assez péniblement, car ce n'est pas chose facile que

de caser plus de cinq cents pèlerins dans un navire peu disposé pour abriter tant de monde.

Vers quatre heures du matin, la mer s'apaise. Bientôt après, un coup de canon annonce le départ. Nous nous hâtons de monter sur le pont. La *Guadeloupe*, partie quelques minutes avant nous, fait les signaux d'adieux. Le R. P. Picard entonne le chant de l'*Ave maris stella*, et les pèlerins, groupés autour de leur directeur, mêlent leurs voix dans ce cantique d'amour et d'espérance.

Au sortir du port, on agite les mouchoirs, on pousse des acclamations enthousiastes : « Vive le pape ! vive la France ! vive Jérusalem ! » Le soleil brille dans tout son éclat au moment où nous passons près de Notre-Dame de la Garde, à laquelle nous adressons d'ardentes supplications.

A peine entrés en pleine mer, nous sommes assaillis par ce que les marins appellent un gros temps. De grandes vagues passent par-dessus le pont : il faut se cramponner à sa banquette pour ne pas rouler par terre ; plusieurs personnes sont blessées légèrement en faisant des chutes, et je vois transporter une pauvre dame le visage ensanglanté et à moitié évanouie.

Au bout de peu de temps, tout le monde est en proie aux tortures du mal de mer ; partout on n'entend que des gémissements et des soupirs, qu'un vent impétueux emporte vers le ciel.

La journée du samedi est encore fort pénible. Peu de personnes ont la force de se traîner sur le pont. Au moment du lever du soleil, il se fait toujours un certain calme : il importe de profiter de ce moment de répit pour respirer l'air frais, qui est le remède souverain contre le mal de mer.

Au milieu de ce jour, la tempête s'apaise : le mal de mer est promptement oublié. Dans l'après-midi, nous dépassons la *Guadeloupe*, qui, ses voiles déployées, avait vogué de concert avec nous, quoique à une trop grande distance pour que les passagers des deux navires pussent avoir aucune communication.

Une charmante intimité s'était établie parmi les pèlerins, qui ne se ressentaient plus de leur malaise. Un groupe de jeunes gens appartenant au meilleur monde formait, pour ainsi dire, l'état-major du R. P. Picard et de M. de Belcastel. En toute occasion payant de leur personne, ils avaient bien voulu s'offrir pour aider à servir les tables des premières, installées au salon, tandis que le beau temps avait permis de monter sur le pont

celles de deuxième et de troisième classe, et de prendre les repas en plein air.

On était tout ému d'être servi par M. de Belcastel et par M. de la Croix ; on se croyait transporté aux temps de la chevalerie, en voyant d'élégants jeunes gens circuler autour des tables pour présenter les plats.

En passant au-dessus de l'Adriatique, nous avons un peu de roulis, mais le temps reste beau.

Chaque jour on récite le rosaire ; deux éloquents pères dominicains, les R.R. PP. Lavy et Maumus, font des instructions sur les différents mystères. Un religieux capucin, le R. P. Marie-Antoine, préside le chemin de la croix, et parle avec une éloquence entraînée ; il fait aussi chanter des cantiques, et entretient la gaieté sur le gaillard d'avant.

Le dimanche 30 avril, à l'aube du jour, on lave le pont ; les autels sont préparés pour les messes, qui commencent à six heures. C'est la fête du Patronage de saint Joseph : un autel lui est dédié. Dans toutes les parties du pont sont placés des autels portatifs ; on dit la messe aux quatre points cardinaux.

Le gaillard d'arrière est transformé en chapelle ; des voiles et des pavillons forment l'enceinte de ce sanctuaire improvisé. Le commandant Fortier travaille lui-même à la décoration de l'autel, placé entre deux canons.

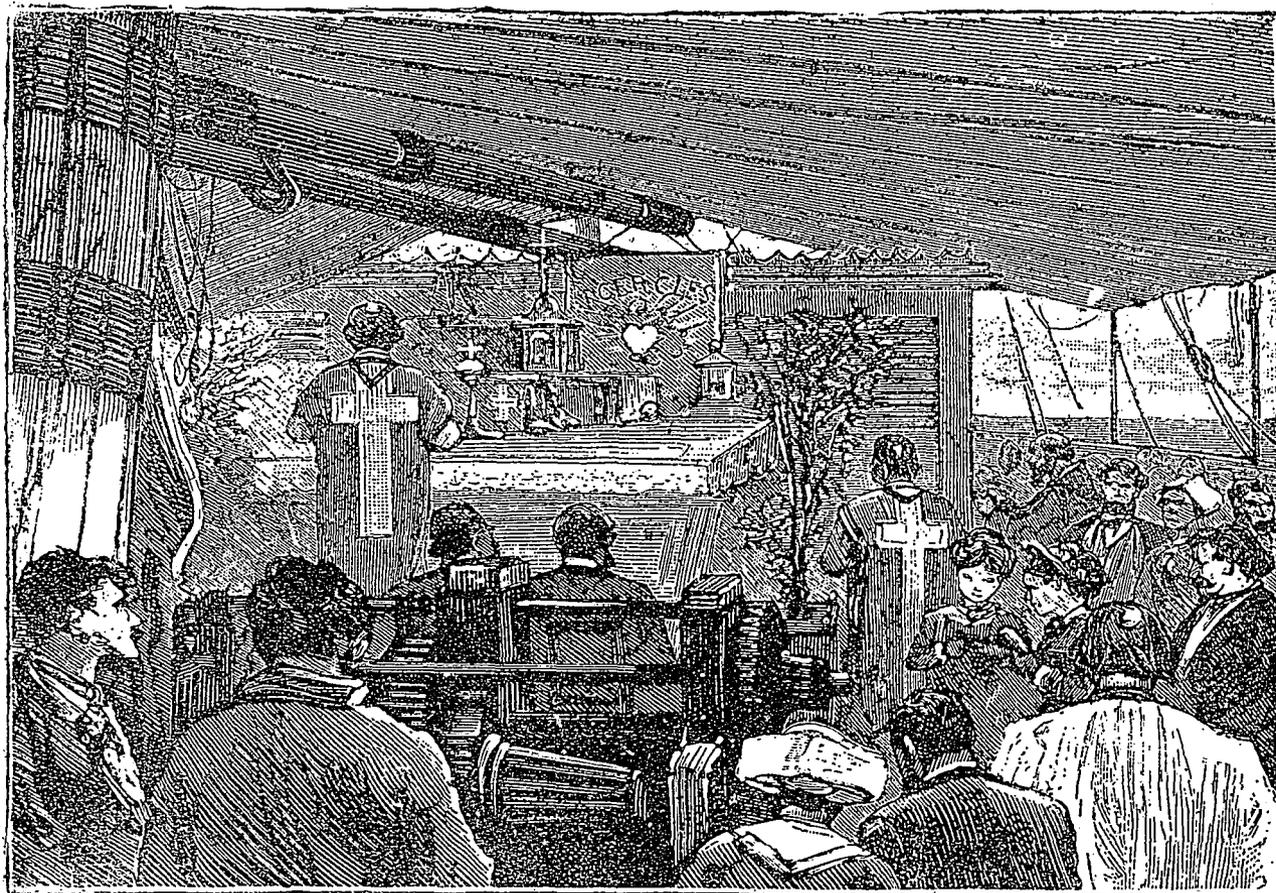
La messe du pèlerinage est célébrée très solennellement à sept heures. Le magnifique chant du *Credo*, se répandant sur les flots, nous paraît plus imposant encore sous ce splendide horizon et dans l'immensité de l'Océan, temple sublime qu'aucune architecture ne peut égaler.

La messe de l'équipage a lieu à huit heures et demie. Officiers et matelots sont en tenue ; les officiers occupent des places réservées du côté de l'Évangile.

Ce premier dimanche passé en mer a été célébré aussi solennellement que dans nos grandes paroisses aux jours de fête, au milieu de cette foule compacte, réunie sur le pont, à vêpres, nous croyions un instant nous trouver dans l'église de notre paroisse à Paris.

Dans l'après-midi, l'on organise des chants pour l'ouverture du mois de Marie. Un officier du bord nous prête le concours de son talent sur le violoncelle. Notre aimable commandant fait transporter le piano du salon sur le pont, et nous avons de beaux morceaux de piano et de violoncelle, faisant diversion avec le chant des cantiques.

Le jour où la mer se montre clémente, la vie à bord de la *Picardie* a bien ses charmes. Le pont présente



MESSE A BORD

l'aspect le plus animé : on cause, on lit, on dessine. Les Muses sont fort bien représentées sur notre navire. M. le comte de Coupigny nous dit de charmantes poésies de sa composition. L'éloquence marche de pair avec la poésie : M. de Belcastel nous adresse quelquefois des discours fort applaudis.

Pendant notre première traversée, un matin, une colombe épuisée et affolée est venue se reposer sur les cordages du navire. Elle ne nous a pas raconté son histoire ; mais notre cher poète, M. de Coupigny, s'est empressé de chanter les gloires de la blanche et gracieuse messagère.

## LA COLOMBE DU BORD

Ce matin, sur nos mats une blanche colombe  
Posait son aile avec bonheur,  
Comme un beau rayon d'or, comme un astre qui tombe  
Comme un élan joyeux du cœur.

Venais-tu de bien loin, gentille messagère ?  
Venais-tu de Génésareth ?  
Tes aïeux auraient-ils vu de Jésus la mère ?  
Avaient-ils connu Nazareth ?

Ou bien Jérusalem, la cité déicide,  
Avait-elle abrité ton nid ?  
Venais-tu nous chercher pour nous servir de guide  
Vers le chemin saint et béni ?

Allais-tu réjouir nos compagnons, nos frères,  
Qui voguent vers le même lieu ?  
Vas-tu du pèlerin écouter les prières,  
Qui, comme toi, montent vers Dieu ?

Réponds, belle colombe aux ailes si jolies !  
Réponds, colombe aux yeux si doux !  
Toi qui vas aborder sur les plages fleuries,  
Colombe, va vite chez nous :

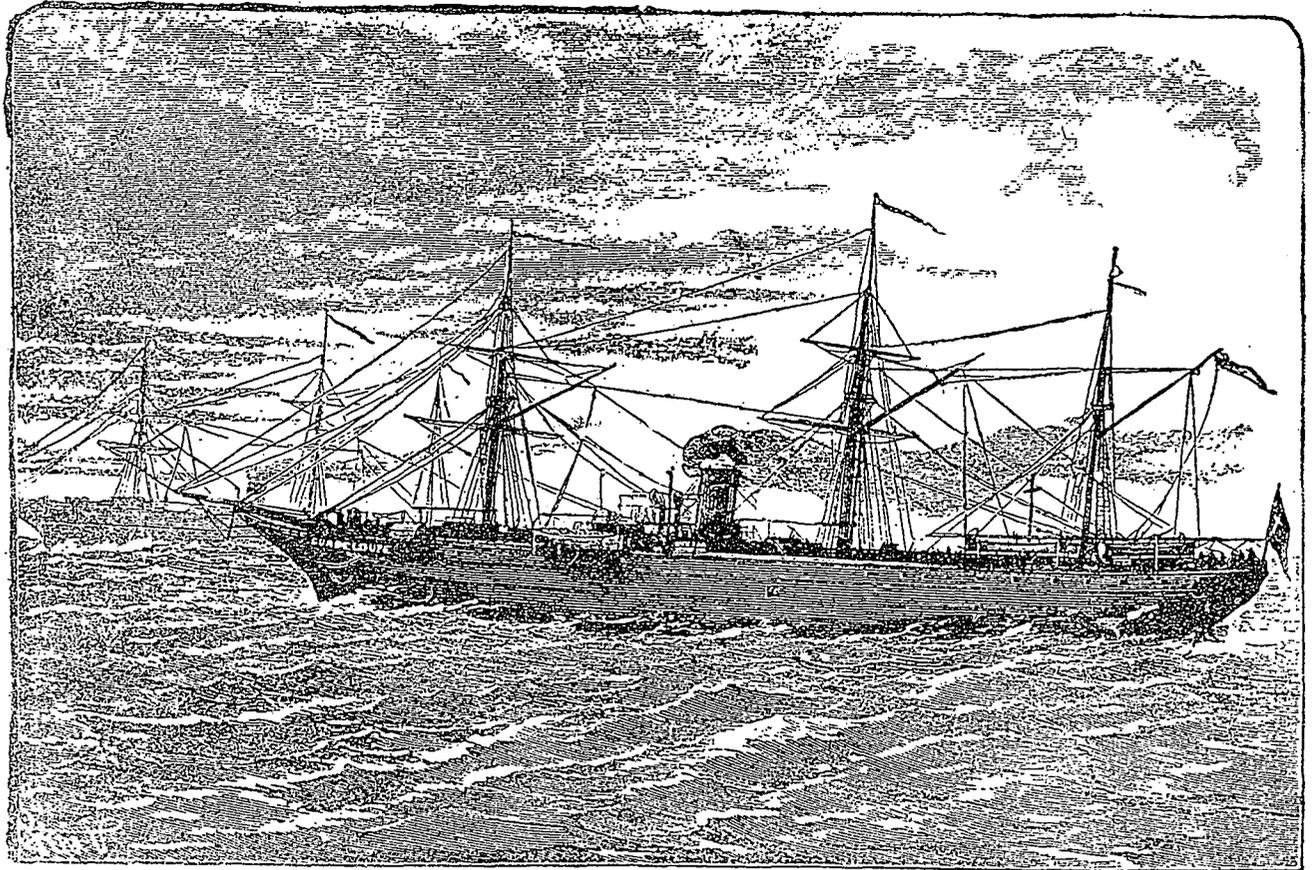
Va dire à nos enfants, va redire à nos femmes  
Que de loin nous les chérissons ;  
Mignonne, dis-leur donc que, du fond de nos âmes,  
En Jésus nous les bénissons.

Puis, quand tu parviendras sous les jolis ombrages  
Qui là-bas protègent nos toits,  
Tu leur diras de loin les échos des rivages  
Où tu nous as vus une fois.

COMTE DE COUPIGNY.

Toute la journée du lundi, le temps est superbe, le ciel sans nuage. De temps en temps, un navire apparaissant à l'horizon se rapproche et échange un salut avec notre bâtiment.

Mercredi 3 mai, dans l'après-midi, on procède à l'érection de la grande croix d'olivier à l'avant, sur la passerelle de la dunette : le mauvais temps avait empêché de la faire au départ. Le P. Marie-Antoine trouve dans son âme d'apôtre des accents incomparables en plantant cette croix sur le navire.



LA "GUADELOUPE" ET LA "PICARDIE EN PLEINE MER

Pendant le chant du cantique, l'assemblée se forme en procession, et tous les pèlerins montent un à un sur la passerelle pour baiser le pied de la croix. Cette émouvante cérémonie nous laissera un impérissable souvenir. Le commandant déclare qu'il est impossible d'être plus favorisé par le temps : la saison, les astres, tout nous est propice. Il commence à faire chaud ; la lumière du soleil devient toujours plus limpide. Comment dépeindre la beauté de la nuit, quand la lune argente la

mer et que la voûte constellée se reflète dans les flots ?

On avait calculé que le débarquement à Kaiffa devait avoir lieu le 6, au lieu du 5, premier vendredi du mois. Mais de même qu'une tempête providentielle avait retardé le départ, pour obliger les pèlerins du Calvaire à ne lever l'ancre qu'un vendredi 28 avril, de même providentiellement ils débarquent un vendredi : celui du Sacré-Cœur.

(A suivre).

HISTOIRE POPULAIRE  
DE  
NAPOLEON 1<sup>ER</sup>

*Racontée par un vieux soldat*

CHAPITRE XLIII

1814

Le 2 avril, à neuf heures du soir, le Sénat déclara "Napoléon déchue du trône, le droit d'hérédité aboli dans sa famille, le peuple et l'armée déliés envers lui du serment de fidélité." Le lendemain, une assez forte minorité du Corps législatif adhéra au sénatus-consulte. La cour de cassation envoya également son adhésion ; il en fut de même de la part de la cour des comtes et de la cour impériale.

Des milliers d'exemplaires du sénatus-consulte furent expédiés dans les départements, aux armées françaises, et à tous les corps constitués, pour être simultanément publiés.

Munis de cette pièce importante, des émissaires du comité vinrent tenter la fidélité déjà ébranlée de quelques généraux. Un d'eux, le maréchal Marmont, se laissa entraîner. Par suite d'une convention conclue avec le prince de Schwartzberg, ses troupes quittèrent la position d'Essonne, qui couvrait Fontainebleau, et firent leur soumission au gouvernement provisoire.

Les souverains alliés furent dès lors persuadés que l'armée abandonnait l'Empereur, et sa cause fut perdue sans retour dans leurs conseils. Ainsi le procès fut jugé de nouveau contre Napoléon.

Remonté dans ses appartements, l'empereur Alexandre fit mander le duc de Vicence et lui déclara que *Napoléon devait abdiquer*. Le duc de Vicence partit pour Fontainebleau.

Cependant, dès le 1<sup>er</sup> avril, le lendemain de son arrivée à Fontainebleau, l'Empereur n'avait pas perdu un seul moment pour la réorganisation de l'armée, et s'était montré décidé à tenter encore une fois le sort des armes ; mais le découragement des maréchaux et des



JOACHIM MURAT, roi de Naples

généraux qui l'entouraient l'ayant fait renoncer à ce dessein, il fit remettre, en conséquence, le 4 avril, au duc de Vicence et aux maréchaux Ney et Macdonald, ses mandataires à Paris auprès des souverains alliés, son abdication.

La nouvelle de la convention conclue par Marmont fut accablante pour l'Empereur, " L'ingrat ! s'écria-t-il, il sera plus malheureux que moi ! " Un ordre du jour adressé à l'armée fit partager aux soldats ses douloureux sentiments. Cette pièce peut être considérée comme la seule défense que Napoléon crut devoir opposer alors à la conduite de ses ennemis et aux calomnies de la trahison.

Les négociateurs revinrent à Paris ; l'abdication donnée ne satisfaisait plus les ennemis de Napoléon, on exigeait qu'il abandonnât les droits de son fils. Le premier mouvement de l'Empereur, ainsi poussé à bout, fut de rompre toute négociation.

A Fontainebleau, il avait encore autour de lui vingt-cinq mille hommes de sa garde. Il pouvait rallier les vingt-cinq mille de l'armée de Lyon, les dix-huit mille que le lieutenant général Grenier ramenait d'Italie, les quinze mille revenus de Catalogne avec le maréchal Suchet, les quarante mille du maréchal Soult, et reparaitre sur le champ de bataille à la tête de plus de cent vingt mille combattants.

Il était maître de toutes les places fortes de France et d'Italie. Il aurait longtemps encore entretenu la guerre, et bien des chances de succès s'offraient à ses calculs ; mais ses ennemis déclaraient à l'Europe qu'il était le seul obstacle à la paix : il fit le sacrifice qui lui était demandé au nom de la France, et signa le 11 une abdication complète.

Porteur de cette pièce, le duc de Vicence, les maréchaux Ney et Macdonald partirent pour Paris, et arrivèrent chez l'empereur Alexandre à deux heures du matin. " Apportez-vous l'abdication ? " leur dit le prince en les voyant entrer. Le duc de Vicence lui fit la lecture de l'acte ; l'empereur en exigea à l'instant une copie, afin de rassurer dans la même nuit le gouvernement provisoire, dont le fantôme de Napoléon armé troublait encore le sommeil.

Indépendamment de la négociation relative à l'abdication absolue, au choix d'une principauté pour Napoléon, et aux arrangements relatifs à la famille impériale, les mandataires de l'Empereur devaient en outre traiter d'un armistice, afin de mettre un terme aux agitations de l'armée.

La publicité qu'on s'empressa de donner à cet armistice manqua son effet par rapport au soldat, qui persista noblement jusqu'à la fin à ne pas se croire étranger au sort de son général. Le soldat n'avait rien entendu à la déchéance, ni à l'abolition de son serment de fidélité ; il ne comprenait pas d'avantage l'intérêt d'un armistice, quand il n'attendait encore qu'un signe de Napoléon pour recommencer la guerre ; mais on pensait autrement dans les rangs les plus élevés de l'armée.



Les principaux lieutenants de l'Empereur désertaient son drapeau comme son palais ; et Fontainebleau, jadis peuplé d'une cour de princes et de rois, heureux de trouver place au milieu des compagnons d'armes de l'Empereur, devenait d'heure en heure plus désert. Berthier lui-même avait offert l'un des premiers l'exemple d'un si lâche abandon ; la veille, il avait pris la route de Paris, où il s'était fait précéder par l'acte de son adhésion au gouvernement provisoire. *Il ne reviendra point*, dit froidement Napoléon en le voyant partir.

Cependant il y avait des héros à côtés des ingrats qui se montraient si impatients de s'éloigner d'un grand homme aux prises avec l'adversité.

Dans une conférence entre le duc de Vicence et l'empereur Alexandre, ce souverain, en parlant du séjour futur de Napoléon, avait insisté pour l'île d'Elbe. Les négociateurs se prévalurent adroitement de cette première ouverture comme d'un engagement pour obtenir que l'île

d'Elbe fût accordée à Napoléon, à titre de souveraineté indépendante.

Heureusement, cet engagement avait précédé la défection de Marmont, car déjà les alliés, éveillés par les agents de la Restauration sur les dangers d'un tel voisinage pour la France, ne voulaient plus donner l'île d'Elbe.

Cependant, tandis que Napoléon trahi, mais non pas vaincu, traitait encore en souverain, le maréchal Soult, après la bataille d'Orthez, livrée le 27 février, et suivie de la glorieuse retraite de sa petite armée devant les forces considérables des Anglais, était arrivé le 24 mars dans la ville de Toulouse, et en quinze jours, avait fait un vaste camp retranché de l'antique capitale du Languedoc.

Quinze jours aussi avaient paru nécessaires à Wellington pour attaquer les trente mille Français de Soult avec ses quatre-vingt mille vieux soldats. Le 10 avril, à six heures du matin, l'action s'était engagée autour de l'immense enceinte fortifiée par le maréchal sous les yeux de son ennemi.

Wellington fut d'abord repoussé sur tous les points. De leur côté, les Espagnols et les Portugais, culbutés et forcés de prendre la fuite, ne parvinrent qu'avec peine à se rallier sous la protection de la cavalerie anglaise. Beresford, que Wellington avait rappelé de Bordeaux, ayant reçu l'ordre de s'emparer des retranchements du Calvignet, jugea, après la déroute des Espagnols, plus prudent de tourner la position que de l'assaillir de front.

Le duc de Dalmatie avait fait les plus habiles dispositions pour empêcher le général Beresford d'accomplir son projet, et même pour le séparer du reste de l'armée anglo-espagnole. Malheureusement les manœuvres que le maréchal ordonna furent mal exécutées : le trouble et la confusion se mirent dans nos rangs, et laissèrent à l'ennemi le loisir d'attaquer le premier.

Les Français se virent obligés de plier. Bientôt le combat se ranima avec une nouvelle fureur ; nos soldats s'efforcèrent de reprendre l'avantage ; mais que pouvaient l'audace et le courage le plus intrépide contre cette masse d'assaillants ? Il fallut céder au nombre, et les Anglais se rendirent maître du Calvignet.

La nuit seule avait terminé cette bataille où un moment d'hésitation causée par la mort d'un général qui s'égara avec sa colonne, empêcha les Français d'être victorieux. Le maréchal perdit trois mille six cent hommes tués ou blessés ; Wellington plus du double.

Le lendemain, Soult s'était remis en marche, afin de conduire à Napoléon une de ses plus braves armées, quand, le 12, il reçut de Wellington la copie de la convention conclue à Paris pour la suspension d'armes. Ainsi l'héroïque résistance de notre armée n'avait été qu'un sacrifice inutile à la France !

Dans le moment où l'on publiait l'acte d'abdication absolue et d'adhésion de l'armée à la Restauration, on annonçait aussi l'arrivée à Paris de MONSIEUR, frère du roi. Le lendemain, ce prince devait y faire son entrée solennelle. Napoléon n'ignorait aucune de ces circonstances, ni aucun de ces nouveaux périls ; mais, inflexible dans sa volonté comme au temps de sa puissance, il persista toute la journée du 12 avril à ne point ratifier le traité signé la veille avec toutes les puissances.

L'abdication avait été remise au gouvernement provisoire en échange de son acceptation du traité. Rien ne semblait presser Napoléon de se décider ; intérieurement dominé par un autre sentiment, il paraissait également indifférent au refus et à l'acceptation des ratifications.

Napoléon se trouvait dans cette disposition, quand les ducs de Tarente et de Vicence arrivèrent à Fontainebleau et lui remirent le traité. Un plénipotentiaire russe y vint aussi pour l'échange des ratifications, mais avec de nouvelles exigences qui blessaient l'honneur de Napoléon.

Il insistait pour avoir un ordre de l'Empereur relatif à la remise des places fortes aux alliés. L'Empereur refusa : puisqu'on n'avait pas voulu traiter avec lui, il était au moins étrange de vouloir lui faire donner l'ordre de livrer nos forteresses. Il passa une partie de la soirée avec le duc de Vicence, et se retira à onze heures.

On ignore alors, mais on a su depuis, que Napoléon avait constamment porté sur lui, pendant la retraite de Moskou, un poison inventé par Cabanis pour soustraire ses amis au supplice pendant la terreur. Devenu prisonnier d'Alexandre, il se souvint de ce poison : la vigueur seule de sa constitution l'en fit triompher, après une longue agonie. *La mort ne veut pas de moi*, dit-il alors.

Cependant la crise avait été si violente, qu'il lui fut impossible de se lever avant onze heures pour recevoir le maréchal Macdonald. Son visage était renversé, ses yeux enfoncés dans leurs orbites, son teint livide, ses membres brisés.

Enfin, son âme reprit tout à coup sa supériorité sur



UN CUIRASSIER BLESSE LAISSANT LE CHAMP DE BATAILLE

ses infortunes. Vainement il avait cherché à mourir l'événement venait de tromper sa dernière volonté. Dès lors soumis à la destinée, il signa les ratifications, et congédia ensuite le maréchal Macdonald, après lui avoir offert un sabre pour reconnaître sa fidélité : *Je regrette, lui dit-il, de n'avoir plus à vous donner d'autres témoignages de mon estime.*

En effet, pendant toute la négociation, Napoléon s'était plu à nommer le maréchal *un homme d'honneur.*

Par le traité signé le 11 à Paris et le 13 à Fontainebleau, l'empereur Napoléon, l'Impératrice et tous les membres de la famille impériale conservèrent leurs titres et leurs qualités. L'île d'Elbe lui fut accordée en toute souveraineté, avec deux millions de revenu, dont un réversible à l'Impératrice, et à la charge de la France.

On donna en toute propriété à l'Impératrice les duchés de Parme, de Plaisance et Guastalla.

Le traité affecta en outre deux millions cinq cent mille francs de revenu, comme propriété, et transmissibles à leurs héritiers, aux membres de la famille impériale, indépendamment de leur fortune particulière ; il assigna un million pour le traitement de l'Impératrice Joséphine, et un établissement convenable fut assuré hors de la France au prince Eugène.

Sur les fonds que l'Empereur abandonna à la couronne, un capital de deux millions fut réservé pour gratifications aux généraux de sa garde, à ses aides de camp à sa maison.

La publication de l'armistice et de l'ordre d'adhésion au gouvernement provisoire arrêta tout à coup dans le Nord les succès miraculeux du général Maison, qui, avec ses douze mille hommes, tenant tête à soixante mille hommes de l'armée du prince royal de Suède, était rapelé en libérateur par les peuples de la Belgique.

Le maréchal Soult, tant en son nom qu'au nom du maréchal Suchet, dut aussi conclure un armistice avec lord Wellington. Le général Decaen l'avait signé pour son armée de la Gironde avec lord Dalhousie ; et le maréchal Augereau, ayant conclu le sien avec le prince de Hesse-Hombourg, adressa à son armée une allocution dans laquelle il osa dire *Napoléon n'avait pas su mourir en soldat*, lui qui avait abandonné Lyon aux Autrichiens !  
(à suivre)

### FAUTE D'UNE HEURE.

Mais, tandis que ces graves événements se passaient dans la capitale, que faisait Napoléon !



Arrivé à Troyes, comme nous l'avons dit, il ne prit qu'une heure de repos et se remit en route. Selon son habitude, il n'avait mis aucun de ceux qui voyageaient si rapidement avec lui dans la confiance du lieu sur lequel il se dirigeait. A Sens, il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour avaler un bouillon.

A chaque relais, il demandait, avec empressement, des nouvelles de l'Impératrice et du roi de Rome, et apprenait successivement en changeant de chevaux, que sa femme et son fils avaient quitté Paris, que l'ennemi était aux portes de la capitale et qu'on se battait. Alors il pressait lui-même les postillons et leur distribuait de l'or : les roues brûlaient le pavé.

Jamais Napoléon n'avait calculé plus impatiemment les distances. Enfin, vers minuit, il n'est plus qu'à quelques lieues de Paris. En relayant à Fromenteau, non loin des fontaines de Jusivy, l'anxiété qu'il éprouve est arrivée au dernier degré.

— Avant une heure, dit-il en frappant sur le genou de Berthier, qui n'a cessé de ronger ses ongles pendant la route, nous serons à la tête des défenseurs de la capitale.

Au même instant arrive une estafette, qui demande à grands cris si l'on sait où est l'Empereur. Sur un signe, cet homme s'approche de sa voiture.

— Qui êtes-vous, et qui vous envoie vers moi ? lui demande Napoléon avec vivacité.

— Sire, je suis un des courriers particuliers de M. le comte de Lavalette, qui m'a chargé de remettre cette lettre à Votre Majesté, n'importe le lieu et l'heure où je la rencontrerai.

— Allons donnez ! fait l'Empereur.

Le courrier cherche dans ses poches et ne retrouve pas sa lettre ; il se tâte, se trouble, balbutie quelques mots. Napoléon tient toujours le bras tendu vers lui.

— Vous l'avez perdue, je parie ! s'écrie Napoléon.

Enfin, cet homme retrouve la missive dans l'une de ses bottes ; elle avait glissé de sa ceinture, où il l'avait placée en partant. Napoléon la lui arrache plutôt qu'il ne la lui prend des mains, et l'ouvre avec précipitation...

M. de Lavalette lui annonce que la capitulation de Paris a été signée ce même jour à onze heures du soir, que les coalisés, avec les souverains, doivent faire leur entrée dans la capitale le lendemain à midi, et termine en disant que *tout était consommé.*

— Faute d'une heure ; s'écrie l'Empereur avec un accent indéfinissable.

Il entre suivi de ses officiers, dans la maison de poste, se fait apporter la carte sur laquelle il a coutume de marquer les différentes positions de ses troupes et celles occupées par les ennemis, au moyen de petites épingles dont les têtes sont enduites de cire de diverses couleurs ; mais bientôt il est forcé de renoncer à cette froide occupation de stratégie, dévoré qu'il est par l'inquiétude de savoir ce qui se passe en ce moment à Paris.

Il sort de la maison de poste pour prendre l'air, car il répète à chaque instant que *sa tête est brûlante* et il se promène à pas lents sur le bas-côté de la grande route qui mène à Paris, et semble abandonné aux plus sombres réflexions. Ses officiers le suivent silencieusement.

### VOICI OU VIENNENT ABOUTIR LES CHOSSES HUMAINES !

A peine y a-t-il dix minutes qu'il marche ainsi, que le général Belliard paraît à la tête d'une des colonnes d'artillerie qui viennent de quitter la capitale. Napoléon le reconnaît et l'appelle par son nom. A sa vue, Belliard saute à bas de son cheval, et bientôt la conversation s'engage entre eux.

Le général raconte à l'Empereur les détails de la bataille. Dès que Bertrand, Caulincourt et Berthier avaient vu Napoléon s'entretenir avec ce général, ils s'étaient tenus à l'écart ; l'Empereur les appelle bientôt.

— Eh bien ! Messieurs, dit-il, d'après ce que j'apprends, il nous faut aller à Paris tout de suite : partons !

Et prenant le bras de Belliard, il hâte le pas, devant la maison de poste.

— Sire, lui disait Belliard chemin faisant, je puis certifier à Votre Majesté qu'à l'heure qu'il est il ne doit plus y avoir de troupes dans la capitale.

— N'importe ! J'y trouverai la garde nationale ; ma garde m'y rejoindra demain, et avec elle j'aurai bientôt rétabli les affaires. Vous allez me suivre avec votre artillerie.

— Mais, Sire, il y a autour de Paris, plus de cent trente mille hommes.

— Monsieur le général, reprit Napoléon avec un geste sublime et un regard superbe, ma garde saura bien se faire jour à travers ces gens là.

— Sire, Votre Majesté s'expose à se faire prendre...

A ces mots, Napoléon s'arrête, et, saisissant le bras de Belliard qu'il presse avec énergie :

— Moi ! ... prisonnier d'un Russe ou d'un Prussien ! ... Moi ! répète-t-il d'un ton de dédain, jamais ! je sais le moyen d'échapper à une telle infamie.

Après de nouvelles instances de Napoléon pour marcher en avant et de nouvelles représentations de Belliard, auquel s'étaient joint Berthier et Caulincourt, pour le dissuader de son projet, l'Empereur dit d'un ton de résolution et de mépris tout à la fois :

— Allons, je vois bien que tout le monde a perdu la tête : Joseph est un... imbécile et Clarke un traître ; je commence à m'en apercevoir.

En ce moment l'avant-garde de la colonne d'infanterie du maréchal Mortier parut sur la route ; Napoléon demanda impérieusement au duc de Vicence de faire avancer sa voiture et continua de marcher la tête baissée, laissant échapper, de temps en temps, quelques exclamations, sur ce qu'il appelait la *bêtise* de son frère et la *trahison* de son ministre de la guerre.

Le prince de Neufchâtel, voyant que l'Empereur ne prenait aucun parti et que le temps s'écoulait, car le jour commençait à poindre, le pressa d'envoyer à Paris M. de Caulincourt, pour traiter avec les souverains coalisés.

— Sire, ajouta-t-il, rien n'est désespéré. Il n'y a encore de signé qu'une convention ; et M. le duc de Vicence, en sa qualité pourrait...

— Monsieur le duc, interrompit Napoléon en s'adressant au duc de Vicence, Berthier a raison. Partez à l'instant, et voyez l'empereur Alexandre ; peut-être m'est-il encore possible d'intervenir. Je vous donne



carte blanche ; mais songez, cette fois, que l'honneur et la dignité de la France sont entre vos mains.

Napoléon remonta dans sa voiture, et tous ceux qui l'avaient rejoint prirent la route de Fontainebleau. A six heures du matin, il entra dans la cour du Cheval-Blanc.

Il ne voulut pas qu'on lui ouvrit les appartements d'honneur, et campa, plutôt qu'il ne logea, dans un petit appartement qu'il affectionnait particulièrement, celui situé au premier étage et qui longe la galerie dite de François Ier, le même où la reine Christine de Suède avait fait assassiner Monaldeschi. Puis il traversa cette galerie à pas précipités en disant d'un ton de brusquerie qu'on n'avait jamais remarqué en lui :

— Je n'ai besoin de personne. Qu'on me laisse.

Puis enfin, après un moment de silence, appuyant ses deux poings fermés sur son front, il ajouta plus bas et d'une voix concentrée :

— Après tant de sang répandu, après tant de triomphes, après tant de grandes actions, de travaux et de persévérance, voilà donc où viennent aboutir les choses humaines ! ..

ADIEU, MESSIEURS, ADIEU !

Lorsque le duc de Vicence et le maréchal Macdonald arrivèrent à Fontainebleau porteurs du traité définitif, ils se rendirent immédiatement au palais pour le remettre à Napoléon, qui en connaissait déjà toutes les stipulations.

— Je ne veux pas de cela ! s'écria-t-il en repoussant doucement la main du maréchal qui lui présentait le papier. Qu'est-ce que ce commissaire étranger qu'on m'envoie pour espionner ma conduite ? ... Ont-ils peur que je tente de leur échapper ? ... Suis-je donc un écolier ? ... Et puis je n'approuve pas certains articles.

— Mais, Sire, lui fait respectueusement observer le duc de Vicence, l'abdication de Votre Majesté a servi de base à la négociation. Cette pièce a été la première communiquée aux plénipotentiaires des puissances alliées ; elle est entre leurs mains, et, qui plus est, elle est devenue publique, puisqu'elle a été imprimée dans tous les journaux.

— Les journaux ! les journaux ! répète Napoléon avec amertume ; tout ce qu'ils publient en ce moment n'est fait que pour décourager. Quant à cet acte, ajouta-t-il sèchement, je ne le signerai pas : je saurais bien m'en empêcher.

Comme il persistait avec opiniâtreté dans son refus de signer, les deux plénipotentiaires se retirèrent sans réfléchir aux derniers mots que Napoléon venait de prononcer, et la journée se passa ainsi sans qu'il les fit appeler.

Le lendemain il se montra plus triste encore. Il semblait préoccupé d'un secret dessein ; son esprit ne s'animait qu'en parcourant les galeries funèbres de l'histoire. Dans sa conversation, il n'était question que de la mort volontaire à laquelle les hommes de l'antiquité n'avaient pas hésité à recourir dans une situation pareille à la sienne.

Il était dix heures du soir ; on se sépara. Napoléon prit lui-même un flambeau sur une console, et se retira dans sa chambre à coucher, en disant d'une voix dont l'inflexion parut singulière :

— Allons ! adieu, Messieurs, adieu !

Et chacun regagna le logement qu'il occupait au palais ou dans la ville.

# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR WALTER  
HARTERIGHT.

VI

Il devait porter la lettre, en cabriolet, la remettre en mains propres au professeur Pesca, et me rapporter, en quelques mots, un reçu de ce gentleman ; revenu en cabriolet, il garderait sa voiture à la porte, pour que j'en pusse disposer à mon tour.

Il était alors bien près de dix heures et demi. Je calculai qu'en vingt minutes, plus ou moins, ce garçon pouvait être de retour, et que vingt minutes de plus me suffiraient pour me trouver rendu à Saint-John's-Wood.

Après le départ de mon messenger, je retournai dans ma chambre où je consacrai quelques minutes à mettre en ordre certains papiers, de manière à ce que, si malheur arrivait, on pût les retrouver sans peine. Je mis sous enveloppe cachetée la clef du vieux bureau où ces papiers étaient enfermés, et je la laissai sur la table avec le nom de Marian écrit sur ce petit paquet. Cela fait, je descendis au salon où je comptais trouver Laura et Marian attendant ma rentrée de l'Opéra. Pour la première fois je sentis ma main trembler, en la posant sur le bouton de la porte.

Marian était seule dans cette pièce. Elle lisait ; et lorsque j'entrai, tout étonnée, elle regarda sa montre.

— Comme vous rentrez de bonne heure ! me dit-elle. Vous avez dû partir avant la fin de l'Opéra ?

— Oui, répondis-je. Ni Pesca ni moi ne sommes restés jusqu'au bout. Où est donc Laura ?

— Elle avait, ce soir, une de ces mauvaises migraines, et je lui ai conseillé d'aller se mettre au lit, aussitôt après le thé...

Sous prétexte que je désirais savoir si Laura était endormie, je me hâtai de quitter le salon. Les vifs regards de Marian commençaient à scruter ma physionomie ; son instinct subtil et prompt l'avertissait déjà que j'avais un poids sur la conscience.

Lorsque j'entrai dans la chambre à coucher, et lorsque à la lueur vacillante de la veilleuse, je me rapprochai du lit, ma femme dormait.

Il n'y avait pas encore tout un mois que nous étions mariés. Si mon cœur me pesait, si ma résolution fléchit pour quelques instants, lorsque je vis son beau visage fidèlement tourné, dans son sommeil, vers l'oreiller sur lequel devait reposer ma tête, — quand je vis sa main laissée à découvert, et toute ouverte, comme pour inviter la mienne aux étreintes du retour, — bien certainement on me trouvera quelques excuses.

Je m'accordai à peine deux ou trois minutes pour m'agenouiller à la tête du lit, et contempler de près ce visage adoré, — de si près que son souffle, allant et venant caressait mon front et mes joues. A peine osai-je poser mes lèvres sur sa main et sur sa tête, au moment de m'éloigner. Dormant encore, elle changea de position et murmurait mon nom, mais sans ouvrir les yeux. A la porte, je m'arrêtai de nouveau pour lui jeter un regard.

Que Dieu, ma bien-aimée, vous bénisse et veille sur vous !... murmurai-je en la quittant sur l'escalier. Marian m'attendait. Elle tenait à la main un papier plié.

Le fils du propriétaire a rapporté ceci

pour vous, me dit-elle. Il a ramené à la porte un cabriolet. Il prétend que vous lui avez enjoint de le garder pour votre usage.

— Il dit vrai, Marian. J'ai besoin du cabriolet... Je vais sortir encore...

Tout en parlant, je descendais l'escalier, et j'entrai dans le salon pour lire, à la clarté de la lampe placée sur la table, le papier qui venait de m'être remis. Il contenait deux phrases, de la main de Pesca :

« Votre lettre est reçue. Si je ne vous vois pas avant l'heure indiquée, je romprai le cachet au coup de l'horloge. »

Je plaçai le papier dans mon portefeuille, et m'acheminai vers la porte. Marian m'arrêta sur le seuil, et me repoussa doucement dans le salon, où les clartés de la lampe tombait en plein sur mon visage. Elle me tenait par les deux mains, et ses yeux chercheurs ne quittait plus mes yeux,

Je le vois, dit-elle d'une voix basse, mais émue ; vous allez ce soir tenter la dernière chance.

Oui, lui répondis-je du même ton. La dernière et la meilleure.

— Mais non pas seul !... Non pas seul Walter, pour l'amour de Dieu !... Souffrez que j'aïlle avec vous. Parce que je ne suis qu'une femme, n'allez pas me refuser ! je vous accompagnerai ; il faut que je vous accompagne ! Je n'entrerai pas je resterai dans le cabriolet...

Et il me fallut, à mon tour, la retenir de force. Elle tenta de m'échapper et d'arriver la première à la porte.

— Si vous voulez m'être utile, lui dis-je, demeurez ici, et passez la nuit dans la chambre de Laura. Que seulement je puisse partir l'esprit tranquillisé sur le compte de ma femme, et je réponds du reste. Allons, Marian, un baiser d'adieu ! et prouvez-moi que vous aurez le courage d'attendre mon retour...

Je n'osai pas lui donner le temps d'ajouter un seul mot. Elle voulait encore me retenir ; mais je déjoignis ses mains...

L'instant après, j'étais hors de la pièce. L'enfant qui m'attendait en bas m'entendit descendre et ouvrit la porte du vestibule. Je sautai dans le cabriolet avant que le cocher eût pu quitter son siège pour m'ouvrir « Forest-Road, Saint-John's-Wood ! lui criai-je par la portière de devant, et je paie double si j'y arrive dans un quart d'heure ! — je m'en charge, monsieur !... » Je regardai à ma montre ; il était onze heures. Pas une minute à perdre.

La rapide allure du cabriolet, la pensée que chaque seconde, à présent, me rapprochait du comte, la conviction que j'étais enfin embarqué, sans plus de délai ni d'obstacles, dans ma périlleuse entreprise, me donnaient une telle fièvre et m'excitaient à ce point, que je criais sans cesse à mon conducteur de marcher plus vite et plus vite encore. Quand nous quittâmes les rues pour entrer sur la route de Saint-John's-Wood, mon impatience toujours accrue me domina tellement que, debout dans le cabriolet et le cou tendu hors de la portière, je cherchais à voir, avant de l'atteindre, le but de ma course effrénée.

L'horloge d'une église sonnait le quart dans l'éloignement, à l'instant même où nous tournions dans Forest-Road. J'arrêtais le cocher à quelque distance de la maison du comte ; — je le renvoyai après l'avoir payé ; — puis, je marchai vers la porte.

Comme j'approchais du guichet du jardin, je vis une autre personne qui, dans la direction opposée à la mienne, avançait du même côté. Nous nous rencontrâmes sous un des réverbères de la route, et nous échangeâmes un regard curieux. Je reconnu sur-le-champ l'étranger aux cheveux blonds, l'inconnu à la joue balafrée, et je m'imaginai que lui aussi me reconnaissait. Il ne dit rien, cependant, et au lieu de s'arrêter comme moi devant la maison, il continua lentement sa promenade nocturne. Un simple hasard l'avait-

il donc amené dans Forest-Road ? où bien avait-il suivi le comte depuis sa sortie de l'Opéra ?

Je ne cherchai point à résoudre ces questions. Après avoir attendu quelques instants, et lorsque l'étranger, qui s'éloignait à pas lents, fut tout à fait hors de vue, je sonnai la cloche d'appel. Il était alors onze heures vingt minutes, — bien assez tard pour que le comte pût aisément se débarrasser de moi, sous prétexte qu'il était au lit.

Pour me prémunir contre une telle défaite, je ne vis qu'un moyen : c'était de lui faire passer mon nom sans formuler aucune question préliminaire, et de lui mander, en même temps que j'avais des motifs sérieux pour souhaiter d'être admis chez lui à cette heure indue. En conséquence, tandis que j'attendais, j'avais tiré de mon portefeuille une de mes cartes, et au-dessous de mon nom, j'avais écrit : "Pour une affaire très-sérieuse."

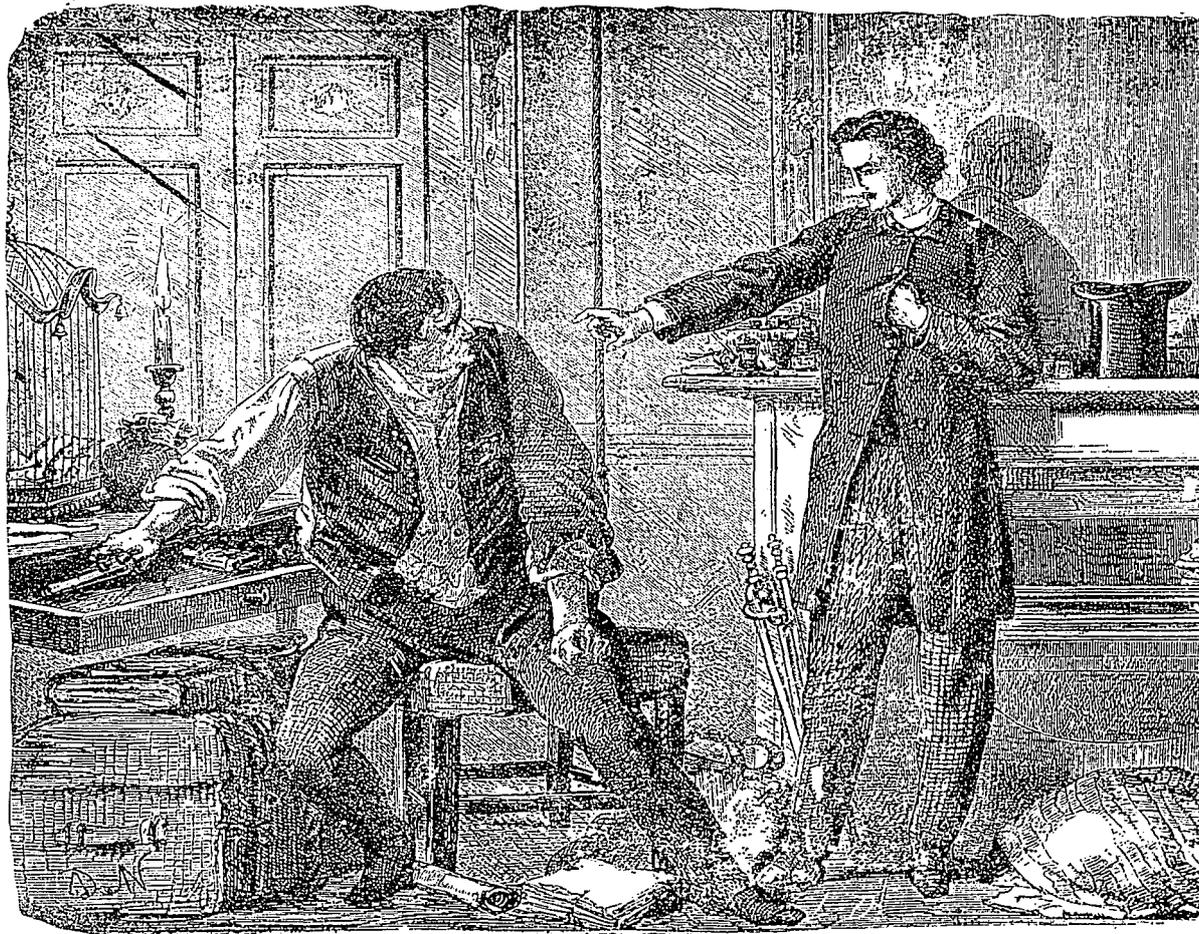
La fille de service entr'ouvrait la porte au moment où je traçais ce dernier mot ; et ce fut avec une méfiance évidente qu'elle me demanda "ce qui pouvait m'être agréable ?"

— Ayez la bonté de porter ceci à votre maître, lui répondis-je en lui remettant la carte.

A l'attitude hésitante de cette jeune fille, je vis bien que si j'avais tout d'abord demandé le comte, elle aurait tout simplement exécuté sa consigne en me répondant qu'il n'était pas chez lui. La confiance parfaite avec laquelle je lui remis ma carte parut l'étourdir complètement. Après m'avoir examiné dans son trouble d'un air effaré, la pauvre fille porta mon message à l'intérieur, non sans refermer la porte derrière elle, et me laissant à la belle étoile dans le jardin.

Au bout d'une minute, ou à peu près, elle reparut.

"Son maître m'envoyait mille compliments ; serais je assez bon pour mentionner l'objet de ma visite ?"



Vous verrez sur votre bras ce que je vous annonce. (Page 26.)

— Mille compliments, à mon tour, répondis-je et veuillez dire à votre maître que l'objet de ma visite doit se traiter avec lui seul. De nouveau, elle me quitta, — revint de nouveau, — et cette fois, me pria d'entrer.

Je la suivis à l'instant même. La seconde d'après, je pénétrais chez le comte.

## VII

Il n'y avait point de lustre dans le vestibule ; mais, à la clarté douteuse de la

chandelle de cuisine que le domestique avait montée pour m'éclairer, je vis une dame d'un certain âge sortir à petit bruit d'une des chambres du fond, au rez-de-chaussée. Comme j'entrais sous le vestibule, elle me jeta un regard de vipère,

mais ne prononça pas une parole, et monta lentement à l'étage supérieur, sans me rendre le salut que je lui avais adressé.

J'avais assez lu le "Journal de Marian" pour reconnaître en cette personne, sans risque d'erreur, madame la comtesse Fosco.

La fille de service me conduisit vers la pièce que la comtesse venait de quitter. En y entrant, je me trouvai face à face avec le comte.

Il avait encore son costume de soirée, à l'exception de l'habit, négligemment jeté sur le dossier d'un fauteuil. Ses manches de chemise étaient relevées au-dessus du poignet, — mais non plus haut. D'un côté, il avait près de lui un sac de nuit ; de l'autre, une caisse. Des livres, des papiers, des effets d'habillement étaient éparpillés dans la chambre. Sur une table à côté de la porte, était installée la cage si souvent écrite par Marian, où il logeait ses petites souris blanches.

Lui-même était assis devant la caisse, qu'il s'occupait à garnir, et à mon entrée, il se leva pour me recevoir, tenant quelques papiers à la main. Sa figure gardait encore des traces bien évidentes de la commotion qu'il avait subie à l'Opéra. Ses joues chargées d'embonpoint, semblaient avoir perdu de leur ferme consistance ; ses yeux, d'un gris froid, indiquaient, par leur mobilité, une vigilance furtive. Sa voix, sa physionomie, ses façons trahissaient à l'environnement la même soupçonneuse méfiance, tandis qu'il avançait d'un pas au-devant de moi, et m'invitait, avec une courtoisie glaciale, à prendre un fauteuil.

— Vous venez ici pour affaire, monsieur ? me dit-il. Je suis vraiment embarrassé pour deviner de quelle affaire il peut être question entre nous.

La curiosité qui se révélait très-ouvertement dans les regards que, tout en parlant, il tenait obstinément fixés sur mon visage, me donna l'assurance que, naïvement, à l'Opéra, j'avais complètement

échappé à son attention. Pesca s'était d'abord offert à ses yeux ; et de ce moment à celui où il avait quitté la salle, il n'avait pas vu autre chose.

Mon nom avait dû nécessairement lui suggérer que je venais le trouver dans des vues hostiles ; — mais jusque-là, il semblait ignorer de la manière la plus absolue quelle était au juste la nature de ma mission.

— Je suis fort heureux de vous rencontrer ici, ce soir, lui dis-je. Vous paraissiez vous disposer à quelque voyage.

— Est-ce que votre affaire et mon voyage ont quelque rapport l'un avec l'autre ?

— Cela pourrait être à certains égards.

— Et à quels égards, s'il vous plaît ? Sauriez-vous où je dois me rendre ?

— Non. Je sais seulement pourquoi vous quittez Londres...

Avec la rapidité de la pensée, il se glissa derrière moi, ferma la porte de la chambre, et mis la clef dans sa poche.

— Vous et moi, monsieur Hartright, me dit-il, nous nous connaissons à merveille de réputation. N'auriez-vous pas réfléchi, par hasard, en me venant trouver dans cette maison, que je ne suis pas précisément un homme à traiter par-dessous la jambe.

— En effet, répliquai-je, j'ai songé à cela. Aussi ne suis-je point venu avec de pareilles intentions. Je compte traiter avec vous une affaire de vie ou de mort, — et si cette porte, que vous venez de fermer, s'ouvrait en ce moment toute grande, rien de ce que vous pourriez dire ou faire ne me persuaderait d'en franchir le seuil...

A ces mots, je pénétrai plus avant dans la chambre, et je restai debout en face de lui, sur l'épaisse natte étendue devant le foyer. Il établit un fauteuil en travers de la porte, et s'y installa, le bras gauche étendu sur la table. La cage aux souris blanches était près de lui, et quand ce bras énorme ébranla la table en s'y po-

sant, les pauvres petites bêtes quittant leur dortoir, vinrent lorgner leur maître par les interstices du grillage aux couleurs éclatantes.

— Une affaire de vie ou de mort, répéta-t-il, se parlant à lui-même. Ces paroles sont peut-être plus sérieuses que vous ne pensez. En somme, que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis, et pas autre chose...

Une épaisse transpiration commençait à humecter son large front. Sa main gauche, à la dérobée, glissait le long des bords de la table. Cette table avait un tiroir fermant à clef ; la clef se trouvant dans la serrure. Son index et son pouce se placèrent sur l'anneau de la clef, mais sans la faire tourner encore.

— Vous savez pourquoi je quitte Londres ? continua-t-il. Veuillez donc, s'il vous plaît, me dire la raison de mon départ... Tout en parlant, il tournait doucement la clef ; — le tiroir, désormais, était ouvert.

— Je puis faire mieux que cela, lui répondis-je ; je puis, si vous le voulez, vous montrer cette raison.

— Me la montrer ? Comment ?

— Vous avez ôté votre habit, lui dis-je. Relevez la manche de votre chemise sur votre bras gauche, et vous y verrez ce que je vous annonce...

Les mêmes teintes livides et plombées, que j'avais vues, au théâtre, passer sur son visage, s'y montrèrent de nouveau. Le funeste éclat de ses yeux arrivait, droit et fixe, sur les miens. Il ne dit pas un mot. Sa main gauche, cependant, ouvrit lentement le tiroir de la table et s'y glissa sans bruit. Le frottement de quelque objet pesant qu'il y remuait sans que je pusse le voir, bruit un instant, puis cessa. Le silence qui suivit fut tellement complet que l'imperceptible grignotement des souris blanches qui mordillaient les fils de fer de leur prison arrivait distinctement jusqu'à mes oreilles.

Ma vie ne tenait qu'à un fil, — et je le savais. A ce moment suprême, je pen-

sais avec son esprit, je touchais avec ses doigts ; — je savais parfaitement, comme si je l'eusse vu, ce que le tiroir dérobait à mes yeux.

— Ne vous pressez pas, lui dis-je. Vous avez fermé la porte ; — vous voyez que je ne bouge point ; — vous voyez que mes mains sont vides. Ne vous pressez pas ! j'ai encore quelque chose à dire.

— Vous en avez dit assez, répliqua-t-il avec une tranquillité soudaine, si peu naturelle et si effrayante qu'elle me porta sur les nerfs, comme n'aurait pu le faire aucun éclat de violence... Permettez-moi, je vous prie, de me recueillir un moment. Devinez-vous à quoi je pense ?

— Peut-être bien.

— Je me demande, reprit-il avec une tranquillité parfaite, si je dois ajouter au désordre de cette chambre, en dispersant votre cervelle autour de la cheminée...

Eussé-je bougé, dans ce moment, je laisserais sa physionomie qu'il aurait sans balancer, exécuté sa menace.

— Je vous conseille, lui répliquai-je à mon tour, de lire, avant que cette question soit finalement décidée, deux lignes, écrites que j'ai sur moi...

Cette proposition parut exciter sa curiosité. Il y adhéra par un mouvement de tête.

Je tirai de mon portefeuille l'accusé de réception que m'avait envoyé Pesca ; sans faire un pas, je le tendis au comte, et repris ensuite, devant la cheminée, mon attitude première.

Il lut à haute voix ce qui était écrit : " Votre lettre est reçue. Si je ne vous vois pas avant l'heure indiquée, je romprai le cachet au coup de l'horloge."

Pour un autre homme dans sa position, ces paroles ambiguës auraient eu besoin de quelques commentaires ; — le comte n'en demanda aucun. La simple lecture du reçu lui fit comprendre la précaution que j'avais prise, aussi clairement que s'il eût suivi, une à une, toutes mes démarches. L'expression de son visage changea

dans l'instant, et sa main sortit du tiroir, absolument désarmée.

— Je ne ferme pas ce tiroir, monsieur Hartright, me dit-il, et je ne réponds pas que je n'aie encore à disperser votre cervelle autour de ma cheminée. Mais je suis juste, même envers mes ennemis, — et je reconnaitrai, préalablement, que cette cervelle est d'une qualité bien supérieure à ce que je la croyais. Abordons le sujet, monsieur !... Vous avez quelque chose à me demander ?

— Comme vous dites, — et je prétends l'obtenir.

— A condition ?...

— Sans condition.

Sa main rentra de nouveau dans le tiroir.

— Bah ! dit-il nous tournons dans un cercle sans issue, et voilà fort compromise cette cervelle subtile dont nous parlions. Le ton que vous prenez, monsieur, est d'une imprudence déplorable : — modérez-le sur l'heure, je vous prie ! Le danger que je cours à vous abattre là où vous êtes, est moindre à mes yeux que celui auquel je m'exposerais en vous laissant sortir de cette maison, si ce n'est à des conditions dictées et ratifiées par moi. Ce n'est plus à mon regrettable ami que vous avez maintenant affaire ; — vous êtes en face de Fosco !

Si les vingt existences de vingt messieurs Hartright formaient autant de degrés que j'eusse à franchir pour me tirer d'affaire, je mettrais le pied sur toutes les vingt, soutenu par mon indifférence sublime, à laquelle un calme impénétrable fait équilibre. Si vous tenez à vivre portez-moi respect ! Avant que vous repreniez la parole, je vous somme de répondre à trois questions. Prêtez-y l'oreille ; — elles sont nécessaires à cette entrevue. Répondez-y ; — elles " me sont nécessaires... "

Il leva un doigt de sa main droite : — première question ! dit-il. Vous êtes venu ici, muni de renseignements qui peu-

vent être exacts ou qui peuvent être mensongers ; — où vous les êtes-vous procurés ?

Je ne vous le dirai point.

— N'importe : je saurai bien le découvrir. Si ces renseignements sont exacts, — remarquez bien que j'appuie très-expressément sur le mot "si", — c'est par une trahison, ou de vous ou de quelqu'autre, que vous avez été mis à même d'en venir faire ici l'objet d'un marché quelconque. Je note cette circonstance, pour m'en servir plus tard, dans ma mémoire qui n'oublie rien, et je continue...

Il leva un autre doigt : — Seconde question ! Ces lignes que vous m'avez invitées à lire, ne portent point de signature. Qui les a écrites ?

— Un homme sur lequel j'ai toute raison de compter, et que vous avez, vous, toute raison de craindre...

Ma réponse produisit sur lui quelque effet. J'entendis frémir sa main gauche dans le tiroir.

— Combien de temps me donnez-vous, demanda-t-il, posant cette troisième question d'un ton plus calme, avant que " le cachet ne soit rompu au coup de l'horloge ! "

— Tout le temps nécessaire, lui répondis-je, pour que vous en veniez à mes fins.

— Soyez un peu plus explicite, monsieur Hartright. A quelle heure l'horloge doit-elle sonner ?

— A neuf heures, demain matin.

— A neuf heures, demain matin ? Fort bien ; je comprends maintenant. Le piège est calculé de manière à ce que je n'aie pas le temps de faire viser mes passeports et de quitter Londres. Je suppose que vous ne me trompez pas, et que l'heure ne sera pas devancée ? Nous aviserons à cela tout à l'heure ; — je puis vous garder ici comme otage, et traiter avec vous de manière à faire revenir votre lettre avant que vous n'ayiez congé de vous en aller. En attendant, soyez assez bon, mainte-

nant, pour me faire connaître vos exigences.

— Je vais vous les dire. Elles sont simples et ne nous tiendront pas longtemps. Vous savez quels intérêts je représente ici ?...

Il sourit avec un calme suprême, et, accompagnant ses paroles d'un geste négligent de sa main droite : — Je veux bien hasarder une conjecture, dit-il avec l'accent de la raillerie ; ce sont, naturellement, les intérêts d'une belle dame.

— Les intérêts de ma femme, interrompis-je brusquement.

Pour la première fois, depuis que nous étions en présence, le visage de ce grand comédien exprima un sentiment vrai ; — celui d'une profonde surprise. Je pus m'assurer, à partir de ce moment, qu'il me jugeait infiniment moins redoutable. Il referma immédiatement le tiroir, croisa les bras sur sa poitrine, et prêta l'oreille à mes paroles avec un sourire d'attention railleuse.

— Vous en savez assez, continuai-je sur les recherches auxquelles je me suis livré depuis plusieurs mois, pour n'ignorer point qu'il serait parfaitement inutile de nier devant moi des faits évidents. Vous vous êtes rendu coupable d'une infâme conspiration, et votre mobile a été le gain d'une fortune de dix mille livres...

Il n'ouvrit point la bouche ; mais une misérable anxiété rappela le sombre nuage qui naguère planait sur sa physionomie redevenue souriante.

— Gardez vos profits, lui dis-je (son visage immédiatement s'éclaira de nouveau et ses yeux de plus en plus ouverts me contemplaient avec une surprise croissante), je ne suis pas venu me déshonorer en vous marchandant un argent qui est déjà passé par vos mains, et dont on a fait le salaire d'un crime ignoble...

— Doucement, monsieur Hartright. Vos traquenards moraux sont, en Angleterre, d'un usage excellent. Veuillez les garder pour vous et vos compatriotes.

Cette somme de dix mille livres formait le montant d'un legs en faveur de ma femme inscrit dans le testament de feu M. Fairlie. Plaçons la question sur ce terrain, et je la discuterai, si vous y tenez. Néanmoins, pour un homme doué comme je le suis, c'est là un sujet déplorablement sordide. Je préfère n'y pas insister. Je vous convie à reprendre la discussion du traité que vous m'offrez... Que demandez-vous ?

— En premier lieu, je demande un aveu complet de la conspiration, écrit et signé par vous en ma présence...

Il leva encore un doigt : — Un ! dit-il, m'arrêtant là un instant, avec l'attention soutenue d'un homme pratique.

— En second lieu, je demande une preuve, indépendamment de votre affirmation personnelle, qui établisse clairement à quelle date ma femme a quitté Blackwater-Park pour se rendre à Londres.

— Oui-dà remarqua-t-il tranquillement ; vous savez mettre le doigt sur la plaie... Et ensuite ?... Pas autre chose ?

— Pas autre chose, pour le moment.

— Fort bien ! vous avez exposé vos conditions ; maintenant, écoutez les miennes : la responsabilité que j'encours en avouant ce qu'il vous plaît d'appeler " une conspiration " est peut-être, en somme, un peu moins lourde que celle dont je me chargerais si je vous étendais mort sur ce tapis. Ainsi donc disons que j'accepte votre proposition ; — aux conditions que je vais poser. Le document que vous voulez de moi sera rédigé ; la preuve irréfragable vous sera fournie.

Je suppose, en effet, que vous regarderez comme telle une lettre de feu mon regrettable ami, écrite, signée, datée par lui-même, et m'informant du jour et de l'heure où sa femme devait arriver à Londres. Je puis vous donner cette lettre. Je puis également vous adresser à l'homme à qui j'ai loué la voiture dans laquelle j'allai chercher à la station, le jour où elle arri-

va, la personne qui m'honorait de sa visite ; — les registres de ce trafiquant vous fourniront votre date, en supposant même que le cocher qui m'a conduit ne vous soit pour cela d'aucun secours.

Tout ceci, je puis le faire, et je le ferai moyennant conditions. Je les détaille.

Condition première : madame Fosco et moi nous quittons cette maison, à telle heure et de telle façon qu'il nous plaira, sans aucun obstacle quelconque de votre part.

Seconde condition : vous attendez ici, en ma compagnie, l'arrivée de mon agent qui vient à sept heures du matin m'aider à mettre mes affaires en règle. Vous lui remettrez un ordre écrit, en vertu duquel le détenteur de votre pli cacheté devra immédiatement s'en dessaisir. Vous restez près de moi jusqu'à ce que mon agent ait remis en mes mains cette lettre intacte ; et vous m'accordez ensuite une pleine demi heure pour quitter la maison ; après quoi, vous reprenez votre entière liberté d'action, et vous vous en allez où bon vous semble.

Condition troisième : vous me donnerez la satisfaction due à un gentleman, pour vous être indiscrètement mêlé de mes affaires particulières, et aussi pour le langage dont vous vous êtes permis de vous servir, vis-à-vis de moi, dans le cours de cette conférence. Le jour et le lieu, — à l'étranger, bien entendu, — vous seront indiqués par une lettre de ma main, dès que je serai en sûreté sur le continent ; et cette lettre renfermera une bandelette de papier mesurant exactement la longueur de mon épée.

Telles sont mes conditions. Faites-moi savoir si vous les acceptez, — oui ou non.

Le mélange extraordinaire, dans cette harangue, de décision prompte, de prévoyance rusée, et de charlatanisme fanfaron m'éblouit un moment, mais pas d'avantage. La seule question à considérer était de savoir s'il m'était ou non loisible de

me procurer les moyens d'établir l'identité de Laura, au prix où ils m'étaient offerts, c'est-à-dire en laissant échapper impuni le misérable qui l'en avait dépouillée.

Je savais bien que, tendant à faire rentrer ma femme, sous son nom, dans la résidence natale d'où elle avait été chassée comme coupable d'imposture, et à faire effacer le mensonge qui profanait encore le tombeau de sa mère, j'agissais en vertu d'un motif bien autrement pur, bien autrement dégagé de toute mauvaise passion que lorsque dans le principe, des idées de vengeance venaient se mêler à mes desseins réparateurs. Et cependant je ne puis dire en toute franchise que mes convictions morales fussent assez fortes en elles-mêmes pour trancher le débat intérieur auquel j'étais livré.

Le souvenir de la mort de sir Percival vint heureusement à leur secours. Par quelle imposante intervention, à l'heure suprême, j'avais vu arracher de mes faibles mains, en cette occasion, le soin de la rétribution vengeresse ! et dans cette ignorance de l'avenir, lot commun de tous les mortels, de quel droit pouvais-je regarder comme certain que cet homme échapperait au châtement par cela seul que je l'aurais laissé m'échapper ?

J'envisageai peut-être ces choses avec la superstition inhérente à ma nature, peut-être aussi avec un sentiment plus élevé, plus digne de moi. Je résolus donc de ne me laisser guider que par un motif d'ordre supérieur, et sur lequel je ne pouvais m'abuser : mon dévouement à la cause de Laura et de la vérité.

— J'accepte vos conditions, lui dis-je, à une seule réserve près, que je stipule en ma faveur.

— Et quelle peut être cette réserve ? me demanda-t-il.

— Elle a trait au pli cacheté, lui répondis-je. J'exige que vous le détruisiez sans l'ouvrir, en ma présence, aussitôt qu'il aura été placé dans vos mains...

J'avais pour but unique, en stipulant qu'il en serait ainsi, d'empêcher qu'il n'emportât au dehors la preuve écrite des confidences que Pesca m'avait faites. Ces confidences, il devait nécessairement les deviner, dès le lendemain matin, quand je donnerais à son agent l'adresse indispensable. Mais, — alors même qu'il tenterait cette dénonciation périlleuse, — il ne pouvait, armé de son seul témoignage, en faire aucun usage dont j'eusse lieu d'être, le moins du monde, alarmé pour le compte de Pesca.

— J'admets votre réserve, répondit-il, après avoir pesé gravement la question pendant une minute ou deux. Ce n'est pas la peine de disputer là-dessus ; la lettre sera détruite aussitôt après m'avoir été remise.

À ces mots, il se leva du fauteuil où jusqu'alors il était resté assis en face de moi. Il paraissait, non sans quelque effort débarrasser sa pensée des anxiétés qui avaient pesé sur elle dans le cours de l'entretien que nous venions d'avoir :

— Ouf ! s'écria-t-il, étirant ses bras avec un plaisir évident. L'escarmouche a été chaude, et d'un bout à l'autre. Asseyez-vous, monsieur Hartright ! Nous sommes destinés à nous rencontrer plus tard, en qualité d'ennemis mortels ; — en attendant, comme de vrais "gentlemen" sachons nous montrer courtois l'un pour l'autre. Souffrez que je prenne la liberté d'appeler ma femme !

Il tira les verroux et ouvrit la porte : — Éléonor ! cria-t-il de sa voix profonde. La dame à face de vipère entra sur-le-champ : — Madame Fosco ! M. Hartright ! dit le comte, nous présentant l'un à l'autre avec une dignité pleine d'aisance.

— Mon ange, continua-t-il, s'adressant à sa femme, vos laborieux emballages vous laisseront-ils le loisir de me faire un peu de café bien fort ? J'ai à écrire quelque chose pour M. Hartright, et désirant ne pas rester au-dessous de moi-même, je

voudrais être en pleine possession de toutes mes ressources intellectuelles.

Madame Fosco inclina deux fois la tête ; la première vers moi, d'un air hautain, — la seconde vers son mari, dans une attitude soumise ; — puis elle se glissa hors de la chambre.

Le comte se rapprocha d'un bureau placé près de la fenêtre. Il ouvrit son écritoire, d'où il tira plusieurs cahiers de papier et un paquet de plumes d'oie. Il éparpilla celles-ci sur la table, de façon à ce que sa main les rencontrât de tous côtés quand il en aurait besoin ; ensuite il coupa son papier en longues bandes étroites, selon l'usage des improvisateurs de la presse périodique :

( à suivre )

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA COMSOMPTION  
DYSPEPSIE...  
ANEMIE...  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

\* SANTE ET BEAUTE \*

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00  
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

# JERUSALEM

ET

## LA TERRE = SAINTE

LE CYCLORAMA UNIVERSEL commence, dans le présent numéro, la publication d'une relation d'un voyage en Terre sainte. Cet ouvrage remarquable est écrit par un pèlerin, et nous le donnerons

### ILLUSTRE DE 150 GRAVURES

Une carte de la Palestine

offrant une vue d'ensemble de l'itinéraire du voyage, permettra aux lecteurs de suivre les pieux pèlerins pour ainsi dire pas à pas, tandis que les nombreuses illustrations contribueront à leur procurer tous les plaisirs d'un voyage à Jérusalem, sans en éprouver les fatigues. La relation est rendue complète par

### UN PLAN DE JERUSALEM

Rien ne saurait mieux donner une idée de ce voyage extraordinaire que l'énumération des

#### PRINCIPAUX CHAPITRES

Kaiffa, le Carmel, Saint-Jean-d'Acre — Campement de Nazareth et de Djennin — Sébastieh (Samarie) — Naplouse — Puits de la Samaritaine, Silo — Les Montagnes d'Ephraïm — Campement de Sindjil — JERUSALEM — Fête de l'Ascension sur le Mont des Oliviers — Béthanie et ses souvenirs — Bethphagé — Le CALVAIRE, le SAINT-SEPULCRE — Le Patriarcat latin de Jérusalem — L'Ordre du Saint-Sépulcre — Saint Jean-du-Désert — Bethléem — Le Sanctuaire de Sainte-Anne de Jérusalem — Pleurs des Juifs, le Temple de Salomon — Le Mont Sion, le Cénacle — La voie douloureuse — Les Filles de Sion — Sanctuaire de l'Ecce-Homo — La Mosquée d'Omar — La mosquée El-Aksa — Promenade autour des murs de Jérusalem — Cavernes royales — Vallée de Josaphat — Tombeau des Juges — Tombeau des Rois — Tombeau d'Absalon, Torrent du Cédron — Siloé — Haceldama — Tombeau de la sainte Vierge — Grotte de l'Agonie — Le jardin de Gethsémani — Vallée de Térébinthe — Ramleh — Jaffa, etc., etc.

## LE CYCLORAMA UNIVERSEL EN VOLUMES

La collection des fascicules du CYCLORAMA UNIVERSEL forme de forts volumes, remplis de jolies gravures sur des sujets variés :

Beaux-Arts,  
Sciences,  
Voyages,  
Sports,  
Modes,  
Humour,  
Etc., Etc.

L'administration peut disposer de quelques collections complètes, que nous vendrons aux prix suivants :

**3 VOLUMES RELIES, FORMANT 2,000 PAGES \$5**

Bonne reliure, dos en cuir et plats en toile.

Au volume, separement

Volume I — 624 pages, bonne reliure . . . \$2.00  
Volume II — 656 pages, même reliure . . . 1.75  
Volume III — 728 pages, même reliure . . . 1.75

☞ Ceux qui désireraient se procurer la collection complète feront bien de ne pas tarder à donner leur commande.

**Payable à livraison**

Transport à la charge de l'acquéreur.

S'adresser, par lettre ou autrement :

“LE CYCLORAMA UNIVERSEL”

1560, rue Notre-Dame,

B. de P. 2182.

MONTREAL.

#### COMPLETEZ VOS FILES

A l'exception des Nos. 10 et 11, volume I, il nous reste encore quelques numéros détachés dont nous pouvons disposer en faveur de ceux qui ont des files incomplètes. Mais comme ces numéros ne tarderont pas à s'épuiser, avis aux intéressés de ne pas trop tarder.

## PRIME No 5 UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

#### CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

#### REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffira de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

#### AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avions qu'une centaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

**COUPON**

A DETACHER

## DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.

**\$1,000** DE RECOMPENSE offertes  
 pour un sirop plus agré-  
 able au goût et qui gué-  
 rira la  
 TOUX, les RHUMES, l'ASTHME, plus  
 rapidement que le



Marque de commerce

**MENTHOL COUGH SYRUP**

Roy & Boire Drug Co., Propriétaires,

**RECOMMANDATION :**

Montreal, 22 mars 1893

MM. Roy et Boire, Drug Co., Manchester, N. H.  
 — Depuis le 9 février dernier, nous avons fait usage  
 du "Menthol Cough Syrup" pour des cas d'asthme,  
 bronchite chronique, catarrhe, etc. Ce remède a donné  
 satisfaction générale; quelques doses ont suffi pour  
 guérir des rhumes ordinaires. Il est agréable au goût.  
 Il en coûte peu pour un essai, et les résultats peuvent  
 en être très efficaces.

Les Sœurs de la Charité,

Hôpital Général des Soeurs Grises

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries:

25 CTS LA BOUTEILLE

**R. BEAUGRAND & CIE,**

AGENTS GENERAUX POUR LE CANADA,

222-224, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

**LANGELIER & CIE**

AGENTS-FINANCIERS

No 16, Rue Saint-Sacrement

BUREAU No 4

MONTREAL

ARGENT A PRETER SUR BILLETs, HYPO-  
 THEQUES, ETC., ETC.

ACHATS ET VENTES DE DEBENTURES,  
 BONS DU GOUVERNEMENT, ETC., ETC.

Imprimerie  
 Bilaudeau

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux  
 d'imprimerie en general: \*

LIVRES, BROCHURES,  
 JOURNAUX, REVUES, ETC.

**SPECIALITE :**

IMPRIMES POUR LE COMMERCE

PRIX TRES MODERES

P.-D. Bilaudeau, Gerant

**N. LEVEILLE**

Marchand-Tailleur

Employé pendant 14 ans à la maison  
 L. C. DeTonnancourt.

No 138<sup>1</sup>/<sub>2</sub>, RUE SAINT-LAURENT

MONTREAL.

Toujours en magasin un  
 grand assortiment de

DRAPS, CASIMIRS, TWEEDS  
 de premiere qualité et de Patrons  
 les plus nouveaux.

**BONNES OCCASIONS**

Pour un mois



Pour un mois

SEULEMENT

SEULEMENT

Pour faire place aux importations qui  
 nous arriveront d'Europe au mois de mai,  
 nous sommes disposés à écouler toutes les  
 marchandises que nous avons maintenant  
 en magasin à des prix spéciaux.

**Avantages Exceptionnelles**

POUR UN MOIS SEULEMENT

BAS PRIX SANS  
 PRECEDENT

**VENEZ NOUS VOIR**

Gros et detail

The American Clock Co.,

1611, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

ON DEMANDE DES AGENTS

**F. CANAC-MARQUIS**

FABRICANT DE

Colle et d'Huile de Pieds de Boeufs

MARCHAND DE

**CORNES, OS, ETC.**

MANUFACTURE: ST-MALO, P.Q.

BUREAU: 3, PLACE SANS-BRUIT,  
 QUEBEC.

LA LIBRAIRIE

ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION

COLLECTION DES

*Principaux Romanciers*

FRANCAIS

Dernières nouveautés recues chaque semaine.  
 Grand choix d'ouvrages d'occasion.

SPECIALITE de LIVRES CANADIENS

RELIURES ET IMPRESSIONS

Attention particulière aux commandes par la poste

**ARCHAMBAULT & BELIVEAU,**

Libraires-Commissionnaires

TELL. BELL 696.

1617, RUE NOTRE-DAME

**R. WILSON SMITH**

COURTIER

EN VALEURS DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND:

Debentures Municipales,  
 Bons du Gouvernement, et  
 Actions de Chemins de fer,  
 Valeurs de premiere classe  
 convenables pour place-  
 ments en fidei-commis. Tou-  
 jours en mains.

1824, NOTRE-DAME

MONTREAL